

# LE RÉGIME MOGOL DANS L'INDE

---

## THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 24 décembre 1927

PAR

**MIRZA H.-R. TAIMURI**

Fellow, Royal Economic Society (London)

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

---

|                        |   |                            |   |                    |
|------------------------|---|----------------------------|---|--------------------|
| Examineurs de la thèse | { | M. SION, <i>président.</i> | { | <i>assesseurs.</i> |
|                        |   | M. BLANCHARD               |   |                    |
|                        |   | M. POYER,                  |   |                    |

---

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ

(Pierre-Rouge)

---

1927

Thèse.  
Montpellier  
1927.



LE RÉGIME MOGOL DANS L'INDE



# LE RÉGIME MOGOL DANS L'INDE

---

## THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 24 décembre 1927

PAR

**MIRZA H.-R. TAIMURI**

Fellow, Royal Economic Society (London)

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

---

|                        |   |                             |   |                    |
|------------------------|---|-----------------------------|---|--------------------|
| Examineurs de la thèse | { | M. SION, <i>président</i> . | } | <i>assesseurs.</i> |
|                        |   | M. BLANCHARD                |   |                    |
|                        |   | M. POYER,                   |   |                    |

---

MONTPELLIER

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ  
(Pierre-Rouge)

---

1927

# UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

---

## FACULTÉ DES LETTRES

---

### PROFESSEURS :

- MM. **Vianey**, Doyen. — Littérature française.  
**Grammont**. — Linguistique.  
**Foucault**. — Philosophie.  
**Ramain**. — Langue et Littérature latines.  
**Millardet**. — Langues et Littératures romanes.  
**Sion**. — Géographie.  
**Villeneuve**. — Philologie latine.  
**Fliche**. — Histoire et archéologie du moyen âge.  
**Blanchard**. — Histoire moderne et contemporaine.  
**Dugas**. — Archéologie et histoire de l'Art.  
**Poyer**. — Philosophie morale et science de l'éducation.  
**Amade**. — Langue et Littérature espagnoles.  
**Séchan**. — Langue et Littérature grecques.

### MAÎTRES DE CONFÉRENCES

- MM. **Bouvier**. — Littérature française.  
**Martin**. — Langue et Littérature anglaises.  
**Thomas**. — Histoire et Géographie du Languedoc  
**Roussel**. — Langue et Littérature grecques.

### CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES :

- MM. **Teulier**. — Langue et Littérature italiennes.  
**Delmas**. — Langue et Littérature allemandes.  
**Palanque**. — Histoire ancienne.

M. **Dubois**, secrétaire.



---

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JULES SION.



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41555601\\_0022](https://archive.org/details/IA41555601_0022)

# LE RÉGIME MOGOL DANS L'INDE

---

## PREMIÈRE PARTIE

### INTRODUCTION.

Avant de pénétrer dans le cœur du sujet, il nous paraît nécessaire de faire une brève description de la religion de l'Islam, afin que nous puissions saisir l'influence qu'elle a exercée dans le monde en général et sur toutes les nations musulmanes en particulier, de donner ensuite quelques indications sur l'administration musulmane et de noter en passant les différences avec celles de l'Inde sous les Mogols ; nous dirons aussi quelques mots de l'idéal connu sous le nom de Panislamisme, idéal qui dort dans le cœur de tout Musulman et qui se réveille plus ou moins toutes les fois que l'unité de sa religion est menacée et nous terminerons cette Introduction par un court aperçu sur la civilisation hindoue et l'occupation des Mogols dans l'Inde.

#### A. — 1) L'Islam et son Prophète.

Au moment où commence le 6<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, l'Arabie se trouve dans un état lamentable tant au point de vue religieux qu'au point de vue social et économique. On peut affirmer

sans hésitation que de toutes les contrées qui souffraient de l'absence d'une religion apte à guider la vie de l'homme, ce pays était celui qui présentait les conditions les plus dégradantes. La noble doctrine de Zoroastre s'attarde dans la partie nord-ouest sous les formes les plus corrompues alors qu'à l'intérieur du pays, celles du Judaïsme et du Christianisme, si pures dans leur essence, existent ensemble dans un mélange bizarre de fétichisme et d'idolâtrie. Le Mazdéisme et le Sabéisme ont aussi leurs fidèles surtout parmi les Hunayarites, mais la majorité d'entre eux pratiquent un fétichisme des plus primitifs : les animaux et les plantes, la gazelle, le cheval, le chameau et le palmier, ainsi que les matières organiques, roches et pierres, fournissent les objets principaux de leur adoration. La guerre religieuse fait rage de tous côtés apportant avec elle les dévastations, la ruine et la mort.

Des luttes intestines et sanguinaires, des haines qui ne désarment pas et qui se transmettent de père en fils divisent les hommes et les tribus. Partout règne une idolâtrie cruelle qui exige l'immolation des êtres humains en sacrifice aux idoles ; partout les adorateurs de Dieu font des festins avec les corps des morts ; la luxure remplace l'amour humain et une licence sans bornes la vie de famille. A la moindre occasion, éclatent des luttes sanglantes où le frère tue son frère, le voisin son voisin. Bref, la vie est arrivée à un état de corruption impossible à décrire. Seuls,

un petit nombre d'hommes échappant à l'esclavage de l'idolâtrie s'acheminaient vers un scepticisme philosophique plus ou moins d'accord avec les idées religieuses et séculaires de leurs voisins les Sabéens, les Juifs et les Chrétiens. C'est dans cette atmosphère brûlante de passion, de meurtres et de luxure que naquit dans le clan Quraish, de l'illustre tribu des Coréishites, Mahomet, le prophète de l'Islam et, dès maintenant, nous pouvons nous rendre compte, après la brève description que nous venons de faire de l'état du pays, des difficultés presque insurmontables qu'il rencontra dans son œuvre régénératrice. Son père mourut quelques semaines après sa naissance et sa mère suivit son mari dans la tombe quelques années après. L'enfant grandit dans la maison de son grand-père. D'un naturel tranquille et patient, d'une nature aimante et douce, d'une franchise extraordinaire, il était aimé de tous ceux qui l'approchaient et il mérita le nom de « Al-Amin », le digne de foi, le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme. Après la mort de son grand-père, son oncle Abu Talib, d'un caractère très noble, recueillit chez lui l'orphelin et c'est dans sa maison que l'enfant grandit. Il voyagea ensuite et fit le commerce pour une de ses parentes Khadidja qu'il épousa bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que lui et leur union fut des plus heureuses. Après 15 années d'agitation, d'angoisses et d'orages qui tourmentent la vie du futur prophète et le chassent dans le désert environnant,

il se débat avec sa propre âme et finit par recevoir le message du Dieu suprême qui lui enjoint de répandre sa parole. Sa femme l'encourage à suivre la voix et à répondre à son appel. Ses conseils communiquent le courage à ce cœur humain qui défaille devant la grandeur de sa mission. Le voilà désormais le prophète de l'Arabie, l'homme qui fera de son pays un état organisé, une grande puissance et dont les successeurs promèneront le flambeau de la Science, le rallumeront en Europe où il était éteint, fonderont de puissants empires et auront pour leur Maître un culte tel qu'aucune autre religion n'en a fourni un exemple aussi frappant.

## 2) Son ministère.

Le Prophète n'a encore qu'un disciple, sa femme. Les suivants furent ses plus proches parents, Ali, son beau-fils, Abu Bakr, son beau-père, Omar, Hamza, son oncle et Osman qui fut le dernier du premier groupe des Kalifes nobles de l'Islam. Après 3 années de travail, ses disciples s'élevèrent au nombre de 30 et l'appelèrent le prophète du Seigneur. Il prononce alors son premier sermon public dans lequel il s'élève contre les sacrifices humains, la luxure, l'ivrognerie, et la corruption de la vie. Les disciples augmentent, mais en même temps sévit contre eux une persécution des plus cruelles. On leur inflige des tortures horribles et tous les supportent en murmurant : Il n'y a

qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète. A la fin, les disciples se décident à fuir et la plupart d'entr'eux se réfugient en Abyssinie, contrée qui était alors gouvernée par un roi chrétien. Les persécutions deviennent de plus en plus terribles, si bien qu'il ne reste finalement qu'un seul disciple auprès du prophète. Mahomet est obligé lui-même de chercher un refuge autre part. Il se rend à Tyef, mais les habitants le maltraitent, le chassent de la ville en lui jetant des pierres. Il retourne alors dans son pays natal où la mort lui enlève successivement son oncle Abu Talib, son fidèle et puissant protecteur et sa femme bien-aimée. Le prophète resté seul, essaie de faire quelques conversions parmi les commerçants qui visitent la Mecque, mais les persécutions continuent et chassent les disciples. Mahomet se décide alors à quitter définitivement son pays et se réfugie à Médine. C'est l'année 622 ap. J.-C., celle qu'on appelle Hjra, l'Hégire et qui marque la fuite de la Mecque ainsi que le commencement de l'ère musulmane (1).

Mahomet et ses fidèles reçurent un accueil chaleureux dans la ville de Yathreb dont le nom fut changé en Madina-Tun-Nabi ou ville du Prophète. Mahomet entreprit dès lors l'organisation de sa

---

(1) Cette hégire fut instituée par le 2<sup>e</sup> kalife Omar au bout de 17 ans ; mais l'ère ne commence pas au moment véritable du départ de la Mecque, le 4 Rabi, mais bien le 1<sup>er</sup> jour du mois lunaire de l'année, c'est-à-dire Mohaeran, le 15 juillet. « *The History of the Saracens* », p. 10, Syed Ameer Ali.

communauté sur des bases solides, mais peu de temps après ses ennemis de la Mecque se lancent à sa poursuite et une lutte furieuse s'engage. C'est la bataille de Badre, où la petitetroupe des Mahométans, aidée, semble-t-il, par les puissances divines qui déchaînent des tourbillons terribles de vent et de sable contre leurs adversaires beaucoup plus nombreux, remporte une victoire éclatante. Viennent ensuite des années de lutte et de difficultés où des querelles s'élèvent parmi les disciples du prophète. Il est obligé de livrer une nouvelle bataille à Ohod et triomphe encore une fois malgré la supériorité de ses ennemis. Mahomet se sentant alors en pleine sécurité, établit solidement les bases de son gouvernement à Médine, si bien qu'au bout seulement de sa 9<sup>e</sup> année de résidence dans cette ville, des ambassadeurs et des représentants viennent de tous les pays environnants, pour négocier avec lui et discuter la possibilité de se placer sous la protection de l'Islam.

Le 2 février 632, le prophète sentant que sa mission est terminée quitte Médine pour faire un pèlerinage à la Mecque où il prononce son dernier et un de ses plus importants discours (le sermon sur le Mont Arafat).

Ensuite, comme il l'avait prévu, sa santé s'affaiblit et il meurt le 6 juin 632 après J.-C.

Bien qu'il soit hors de notre sujet de traiter à fond l'esprit de l'Islam, il nous paraît néanmoins nécessaire d'en faire une brève esquisse, afin que nous puissions comprendre l'action qu'il a exercée

sur les institutions musulmanes en général et sur celles des Mogols en particulier.

L'Islam est une religion naturelle et rationnelle, tout à fait simple dans ses formes. Après des siècles de prêtrise stérile et de cérémonial religieux, le besoin d'une religion plus pure et plus pratique se faisait sentir ; ce besoin, l'Islam vint heureusement le combler. Passons rapidement en revue ses doctrines.

Premièrement, vient l'Unité de Dieu, c'est le cœur de la doctrine, le message suprême de l'Islam « Dieu : il n'y a pas d'autre Dieu que lui, le vivant qui subsiste par lui-même » (1).

Puis vient par rang d'ordre la foi dans tous les prophètes de Dieu, à n'importe quelle nation qu'ils appartiennent : « Dites, nous croyons en Dieu et en ce qui nous a été envoyé, à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux tribus — et en ce qui a été révélé à Moïse, à Jésus et aux prophètes par leur Dieu. Nous ne faisons aucune distinction pour aucun d'entre eux » (2). L'emploi du mot Islam tel que l'emploie le prophète est d'accord avec cet esprit libéral, car Islam signifie « s'incliner, se soumettre » et, en matière religieuse, « se soumettre à la volonté de Dieu », ce qui, en vérité, est l'unique religion comme le déclare le prophète. Mahomet n'est nullement responsable du sens restreint que ses adeptes ont donné à ce mot.

---

(1) Le Coran, Chap. 2.

(2) Ibid., Chap. 3.

Enfin, la religion exotérique de l'Islam professe la croyance aux Anges : d'abord les 4 Archanges qui gouvernent après Dieu lui-même, ensuite les Anges rapporteurs qui notent les actions de l'homme, les deux qui sont attachés à chaque personne, la légion de ceux qui sont autour de nous et appliquent les lois divines et les ordres inférieurs, les Jins ou Esprits des éléments. Elle possède aussi la doctrine du septuple ciel et du septuple enfer, Iblis ou Satan qui s'est révolté contre le Tout-Puissant et qui, avec ses légions d'anges, est tombé des cieus et est devenu le Prince de l'air et l'ennemi de l'homme.

Passons maintenant aux devoirs de l'individu. La morale prêchée par le prophète de l'Islam est éminemment pratique. Elle exalte avant tout les qualités positives du cœur et en particulier la droiture, la miséricorde et l'activité dans le bien ; elle défend la méchanceté, l'iniquité et l'oppression « La véritable fortune d'un homme dans l'autre vie, c'est le bien qu'il fait à ses semblables dans celle-ci. Lorsqu'il mourra, les hommes demanderont quels biens il laisse, mais les anges qui l'interrogeront dans son tombeau lui demanderont de quelles bonnes actions il s'est fait précéder. » (1).

Examinons la doctrine en ce qui concerne les femmes. On a calomnié le prophète en disant qu'il enseignait qu'elles n'ont pas d'âme. En réalité,

(1) Syed Amir Ali: *Spirit of Islam*, p. 135 (d'après un sermon du prophète).

il a placé l'homme et la femme sur le même niveau au point de vue spirituel. « En vérité, les Musulmans des deux sexes et les vrais croyants de quelque sexe qu'ils soient, et les hommes dévots et les femmes dévotes, et les hommes véridiques et les femmes véridiques et les hommes patients et les femmes patientes, et les hommes humbles et les femmes humbles et ceux qui, de quelque sexe qu'ils soient font l'aumône et les hommes qui jeûnent et les femmes qui jeûnent et les hommes chastes et les femmes chastes et ceux qui, de quelque sexe qu'ils soient, pensent souvent à Dieu : pour ceux-là Dieu a réservé son pardon et une grande récompense. » (1).

En outre, le prophète prêchait le respect envers les femmes : « Craignez Dieu au nom de qui vous vous implorez l'un l'autre et respectez les femmes qui vous ont engendrés, car Dieu veille sur vous. » (2).

Au point de vue pratique, il donne une loi applicable aux femmes en matière d'héritage qui est un modèle, loi grâce à laquelle les femmes ne pouvaient être dépouillées d'une partie de l'héritage de leurs parents, frères ou maris. Quant à la polygamie qui est évidemment une chose mauvaise en soi, il ne faut pas oublier que la loi fut donnée à un peuple plongé dans la plus grossière licence et qu'il fut astreint par elle à une limite

---

(1) Coran, Chap. XXXIII.

(2) Coran, Chap. IV.

de 4 femmes. La monogamie est sans doute la loi par excellence, mais combien rarement est-elle appliquée par les peuples occidentaux chez lesquels sévit la prostitution et le règne des maîtresses inavouées.

Quant aux enfants, on leur inculque la tendresse envers les parents. Une seule citation suffira : « Ton Seigneur t'a commandé de n'adorer personne en dehors de lui et de témoigner de l'affection à tes parents soit que l'un d'eux ou tous les deux atteignent avec toi un âge avancé. C'est pourquoi ne leur dis jamais : Fi de vous : ne leur fais pas non plus de reproches, mais parle leur respectueusement et résigne-toi à te montrer humble envers eux par tendresse affectueuse et dis : O Seigneur, sois miséricordieux envers eux deux, car ils m'ont nourri lorsque j'étais petit. » (1).

En ce qui concerne les pratiques personnelles, on peut les résumer ainsi :

1<sup>o</sup> La récitation quotidienne du Kalimak ou Credo : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète. »

2<sup>o</sup> Le Zahât, don des aumônes qu'il faut pratiquer envers les étrangers, les pauvres, les orphelins et les captifs.

3<sup>o</sup> Le Salât, les cinq différents heures fixées pour la prière, prières très belles et très élevées.

4<sup>o</sup> Le Roza, le jeûne de trente jours du Ramazân.

---

(1) Le Coran, Chap. XVII.

5<sup>o</sup> Hazzilha, le pèlerinage de la Mecque, si l'homme qui l'accomplit laisse des ressources suffisantes à ceux qui restent derrière lui.

Si nous passons maintenant à la philosophie, il n'y a pas de mots trop forts pour exprimer ce qu'elle était aux jours de la puissance de la pensée islamique : « Acquérez la Science », dit le prophète dans un de ses sermons, « car celui qui l'acquiert dans la voie du Seigneur accomplit un acte de piété ; celui qui en parle loue le Seigneur ; celui qui la cherche adore Dieu ; celui qui en répand la connaissance fait l'aumône et celui qui la confère à ceux qui y conviennent accomplit un acte de dévotion envers Dieu. » (1). Ailleurs, le prophète déclare que « l'encre de l'érudit a plus de valeur que le sang du martyr. » C'est d'Ali, le bien-aimé, le beau-fils du prophète, qu'est venue toute la doctrine de l'Islam et le merveilleux épanouissement de sa Science. Il donne lui-même une définition de la Science qui mérite d'être citée : « La lumière du cœur est son essence, la Vérité est son principal objet, l'inspiration est son guide ; la raison est là qui accepte : Dieu est son inspireur, et les paroles de l'homme son instrument. » Pendant cent ans, les disciples du Maître étudient, après quoi l'œuvre commence. Partout où ils vont, le savoir les accompagne et tout en conquérant, ils fondent des écoles, des Universités : celles du Caire, de Bhagdad, de Corfoue sont les plus célè-

---

(1) *Spirit of Islam*, pp. 531-532.

bres. Les étudiants de la chrétienté se rendent en Espagne auprès des Maîtres musulmans pour y apprendre les éléments de la science. Ces Maîtres enseignent l'Astronomie, la Chimie, les Mathématiques. Ils calculent les dimensions de la terre à un ou deux degrés près. Ils créent une nouvelle architecture, inventent une nouvelle musique, enseignent l'agriculture et développent l'industrie d'une façon remarquable. Ils ont une philosophie profonde, plongent dans l'essence même des choses et énoncent l'identité de l'Esprit humain et de l'Esprit divin. Bref, le rayonnement de l'influence de l'esprit musulman a été profonde dans le monde et l'on peut dire que les grands savants de cette religion ont exploré toutes les régions de la pensée et apporté un contingent appréciable aux progrès de la Science (1).

### **B. — 1) L'Administration musulmane et son influence chez les Mogols.**

Pendant le peu de temps que Mahomet présida la communauté de l'Islam à Médina, un grand changement se produisit dans les conditions sociales et morales de l'Arabie. « Par la nomination des délégués dans les différentes tribus et cités, avec le pouvoir de juger les différends d'ordre

---

(1) Voir « *Des religions pratiquées actuellement dans l'Inde* », par M<sup>me</sup> Annie Besant.

privé, les anciens systèmes de vendetta privée disparurent et une impulsion fut donnée aux affaires et au commerce.

La manière de vivre et les façons de se vêtir subirent un grand changement surtout chez les femmes. Les mœurs licencieuses du paganisme furent abandonnées et les manières devinrent plus convenables, presque austères ; le jeu et l'ivrognerie furent défendus. Avant ce changement, la pudeur n'existait pas, mais à partir de ce moment-là, il devint habituel d'avoir des appartements particuliers pour les femmes.

Après la mort du prophète, le pavillon de l'Islam fut porté à travers le monde civilisé et en peu de temps l'état Musulman, d'une petite tribu patriarcale qu'il était, grandit et devint un puissant Empire. L'impérialisme arabe fut le résultat d'une diffusion enthousiaste et même parfois fanatique des doctrines religieuses enseignées par le prophète d'Arabie. Ses adeptes croyaient non seulement à la divinité de leur religion, mais ils considéraient de leur devoir de demander aux autres peuples de l'univers de se ranger sous leur bannière religieuse. Par conséquent, partout où ils allaient, ce qu'ils offraient tout d'abord à leurs amis, ce n'étaient pas des richesses matérielles, mais les biens spirituels qui sont seuls durables. Les Musulmans, au summum de leur pouvoir, gouvernaient la plus grande partie de la Méditerranée : l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, Byzance, l'Espagne et une grande partie

de l'Afrique, ainsi qu'une parcelle de l'Europe. Ils fondèrent aussi d'autres états musulmans, tels que la Turquie, l'Afghanistan et plus tard, l'empire musulman de l'Inde. Il y eut une grande similitude dans l'organisation administrative dans tous ces états, malgré quelques différences peu appréciables. Cependant, lorsqu'il s'agit de l'Inde sous les Musulmans et généralement sous les Mogols, ces différences sont plus marquées et plus nombreuses, car l'administration Mogole aux Indes n'était pas uniquement basée sur le code musulman, mais contenait aussi beaucoup de l'élément local qui était étranger à l'Islam comme nous le verrons lorsque nous parlerons du régime Mogol aux Indes.

## 2) Les Kalifats.

Après la mort du prophète, en 632 après J.-C., il y eut quelques divergences d'opinion quant à son successeur, car Mahomet n'avait pas définitivement nommé celui qui devait lui succéder. On croyait cependant qu'il avait marqué une préférence pour Ali qui fut un de ses plus distingués fidèles. La plus grande partie des Musulmans se décida en faveur d'Abu Bakr et il fut élu Kalife. Cette même règle fut malheureusement suivie à la mort de chaque Kalife pour la nomination de son successeur et eut pour résultat des disputes sanglantes et des divisions politiques. Pendant ce

temps, les Kalifes uniquement préoccupés par des questions politiques et personnelles négligeaient en général les intérêts de la Communauté. Néanmoins, malgré tous ces abus, le peuple resta toujours profondément musulman et attaché aux commandements du Coran et du prophète.

Cette absence de loi constitutionnelle à l'égard de la succession était due à la coutume répandue en Arabie et au fait que le prophète la respecta à cause de son impartialité envers tous les membres de la Communauté. Elle laissait à ces membres eux-mêmes le soin de décider de la capacité et de la compétence de la personne qu'ils désiraient comme chef. Mais, plus tard, lorsque l'Islam devint une puissance impériale, la nécessité d'une loi de succession constitutionnelle s'imposa et il devint évident que si elle avait existé à une date antérieure, beaucoup de sang versé au cours de l'histoire musulmane aurait été épargné.

D'après la vieille coutume Arabe en ce qui touchait la succession, c'était le plus capable de la communauté qui devait être élu Kalife sans que la parenté pût jouer un rôle quelconque. Et, par conséquent, à la mort de son père, le fils ou son héritier légitime n'était pas forcément le successeur. Aussi, les héritiers naturels devinrent les promoteurs de complots et d'intrigues sans fin qui furent nuisibles et aboutirent à la ruine de l'Empire Musulman. En raison des abus provoqués par cette coutume, quelques souverains mahométans établirent un précédent en nommant

leur successeur, mais cette façon de faire ne réussit pas, car elle n'avait ni histoire ni tradition antérieure depuis l'époque du prophète ou de ses pieux successeurs et, par conséquent, les autres souverains musulmans n'étaient pas obligés de l'accepter.

Lorsque, selon la coutume ordinaire, la nomination du successeur était faite et acceptée par le peuple, avait lieu la cérémonie de Baït. Tous les dignitaires de l'Etat, y compris les Ulémas (corps religieux) conduits par le grand Kazi, venaient devant l'élu et plaçaient leur tête l'une après l'autre sur sa main en faisant le serment de fidélité et de loyauté. Le même serment était répété dans les provinces au nom de la personne élue qui était représentée par le premier fonctionnaire de la province ou du district, et il était également prêté dans l'armée où le successeur était représenté par les Officiers. En outre, le nom de la personne élue était mentionné dans la Kutba (1), le Vendredi ou les autres jours de prière publique (2).

Cette cérémonie de Baït fut instituée à l'époque du 1<sup>er</sup> Kalife, Abu Bakr, qui succéda au prophète et se perpétua chez ses successeurs. Cependant,

---

(1) Kutba est un hommage prononcé par l'Imam qui dirige les prières de chaque Vendredi ou les autres jours de prière publique, dans lequel le nom du Kalife régnant est lu plusieurs fois. Cette prière est faite pour sa longévité et sa prospérité.

(2) Baït était une vieille coutume arabe et fut adoptée par les Musulmans dès le commencement de l'Islamisme. (*Encyclopaedia of Islam*).

il faut noter que chez les Mogols de l'Inde, à cause des conditions locales, elle fut remplacée par la cérémonie de Nazar. Cette dernière se déroulait de la façon suivante : Lorsqu'un nouveau roi était installé sur le trône, tous les grands personnages de l'État étaient réunis en une grande cour ou darbar et chacun d'eux, après avoir salué le monarque selon la coutume habituelle, lui présentait une pièce d'or. Pour cela, il plaçait la paume de la main droite sur la gauche et la pièce d'or par dessus ; le monarque touchait seulement la pièce d'or pour indiquer qu'il acceptait l'hommage de son sujet, après quoi, ce dernier se retirait. Dans le cas où il s'agissait d'un officier, celui-ci présentait son épée dégainée de la façon prescrite, et une fois que le roi avait touché la poignée, l'officier se retirait d'après la méthode indiquée.

L'Empire Turc sous les Sultans remplaça la coutume primitive par une loi de succession bien établie. Le fils aîné succédait à son père. Par exemple, si le sultan avait quatre fils, A. B. C. et D. à sa mort A lui succédait et B succédait à A, et ainsi de suite ; cependant en raison d'intrigues politiques, cette loi ne fut pas toujours observée d'une façon rigoureuse (1).

---

(1) Chez les Mogols, durant leur longue domination de deux siècles, si l'on en excepte un seul cas, celui de l'Empereur Akbat nommant son fils pour lui succéder, cette loi n'a jamais existé. Ils ont toujours conservé la coutume primitive consacrée par la cérémonie de Nazar. Aussi, dans la majorité des cas, la mort d'un empereur Mogol amenait avec elle comme une catastrophe inévitable, une guerre de succession.

La loi de succession peut être expliquée en Islam par le schéma

### 3) CONSEIL D'ETAT

Sous le règne de certains kalifes, en particulier sous celui de Mamun, le fils célèbre d'Haroun-al-Rashid, une sorte de conseil d'Etat existait, mais il était plutôt le résultat de la volonté du Kalife que celle du peuple. C'est ainsi qu'à l'époque de Mamun, le Kalife Abasside, « un conseil régulier d'Etat », dit Syed Ameer Ali dans son livre *The Saracens*, p. 406, représentant chaque communauté qui devait fidélité au Kalife fut pour la première fois institué. Les représentants du peuple jouissaient d'une liberté parfaite dans l'expression de leurs opinions et semblent n'avoir jamais été entravés dans leurs discussions. Plus tard, lorsque ce conseil eut perdu son autorité temporelle et que son influence dépendit de son prestige spirituel, il se transforma en Synode composé de *diwans* et de docteurs en droit.

Les Bueyides, les Samanides, les Saljukides et les Ayubides eurent également leurs conseils dans lesquels le peuple était plus ou moins représenté, constitutionnellement parlant ; ce genre d'administration n'avait aucun pouvoir pour limiter l'action du souverain ou déterminer quoi que ce

---

suivant. C'est une loi de réversion, c'est-à-dire, en supposant que X a quatre enfants, A. B. C. D., B succèdera à A, C à B, D. à C. et après la mort de D. la succession reviendra au fils aîné de B., et ainsi de suite jusqu'à ce que la succession soit reversée sur le fils aîné du descendant de A. à la troisième génération et ainsi de suite.

soit qui fût contraire à sa volonté. Cela ne ressemblait en rien à la conception moderne par laquelle le pouvoir exécutif est l'instrument du pouvoir législatif. La représentation parlementaire manquait ; le gouvernement était une sorte de démocratie dont le pouvoir suprême était entre les mains du Kalife. Bien que le Kalife fût le chef spirituel et temporel ainsi que le représentant de Dieu, ces conseils jouaient un rôle important dans l'administration de l'Etat, car ils avaient le droit de soumettre des projets au Kalife et quelquefois leur influence morale était plus puissante qu'une force constitutionnelle pour arrêter le Kalife dans des déterminations contraires à la volonté de la majorité des conseillers.

Aux Indes, chez les Mogols, aucun conseil semblable n'a jamais existé. Akbar, seul, eut son *Noratan*, ou Conseil des Neuf, mais ce conseil était plutôt une organisation privée qu'une organisation d'Etat.

#### 4) Le Vizirat.

Cette fonction se développa sur une échelle grandiose sous quelques-unes des Abbassides en deux titres distincts :

1° Le *Vizarat-ut-safuiz*, l'illimité et (*Vizarat-ut-tanfiz*), le limité.

2° La première classe des vizirs était composée des agents auxquels leur Kalife donnait un pou-

voir absolu, tandis que le pouvoir de la deuxième classe était limité.

Le Vizir était nommé d'une façon très intéressante. Le candidat appelé à cette fonction, recevait un Mutobia (notification ou lettre officielle) qui lui était remis par deux des plus importants personnages (Ameen) de l'empire. Puis, il était conduit dans la chambre du Kalife (Huzia) et était présenté à celui-ci par le chambellan. De là, on le faisait passer dans une autre salle où il revêtait un costume officiel ; on le ramenait alors devant le Kalife auquel il rendait hommage, lui baisait les mains, et prenait congé. A son départ, on le conduisait à son diwan ou bureau sur un cheval richement harnaché qui l'attendait à la porte du Kalife. En arrivant à son bureau et en présence de tous les fonctionnaires et autres personnages importants, la proclamation de sa nomination était lue.

Chez les Mogols, le Vizirat tel qu'il a été décrit n'existait pas. Cette fonction était remplie par un seul Chef ou premier ministre ayant sous ses ordres des subordonnés dont les pouvoirs étaient très limités par rapport au sien.

Chez les Mogols, les premiers ministres étaient également nommés en grande pompe bien qu'il y eût quelques différences dans le cérémonial.

Les principaux départements chez les Abassides en particulier, et chez la plupart des Kalifes en général, étaient les suivants :

- 1<sup>o</sup> Le Diwan ul-Khiraj (bureau central des impôts ou département des finances) ;
- 2<sup>o</sup> Diwan uddia ou département des biens de la couronne ;
- 3<sup>o</sup> Le Diwan uz-ziman ou le bureau de comptabilité ;
- 4<sup>o</sup> Le Diwan ul-jund (Ministère de la guerre) ;
- 5<sup>o</sup> Le Diwan ul-Mawali wa'l Ghilman ou bureau pour la protection des clients et des esclaves ;
- 6<sup>o</sup> Le Diwan ul-Barid (le bureau de Poste) ;
- 7<sup>o</sup> Le Diwan uz-ziman an-Nafakat ou bureau des dépenses intérieures ;
- 8<sup>o</sup> Le Diwan ur-rasail ou administration de correspondance ou bureau de la Chancellerie ;
- 9<sup>o</sup> Le Diwan ut-toukia (bureau des requêtes) ;
- 10<sup>o</sup> Le Diwan an-nazar-fil-Nazalim (bureau pour la vérification des plaintes) ;
- 11<sup>o</sup> Le Diwan ul-Ahdas w'ash shusta (Bureau de la Milice et de la Police) ;
- 12<sup>o</sup> Le Diwan ul-Ata (Bureau des dons analogues au Bureau des Trésoriers-payeurs généraux) ;
- 13<sup>o</sup> Katib uz-ziman ou Bureau pour la protection des intérêts des non musulmans ;
- 14<sup>o</sup> Le Diwan ul-Mukatia ou Bureau des pensions gouvernementales ;
- 15<sup>o</sup> Le Diwan ul-ikirihaos. (Le chef du service d'irrigation et des canaux) ;
- 16<sup>o</sup> Le Muhtasib ou le superintendant des marchés et censeur public ;
- 17<sup>o</sup> La Corporation des marchands, choisie dans

leur milieu pour la protection de leurs intérêts ;

18° Le Mushrif ul-Mumlikat ou département d'inspection militaire Shusta ou département de la Police ;

19° Le département de la justice et des lois sous Kazil-ul-Kuzat ou le chef judiciaire de l'Empire ;

20° Ad diwan an nazr fi'mazolim présidé par le souverain lui-même et en son absence par un officier supérieur ;

21° Le département de l'agriculture et de l'industrie ;

22° Le département de l'armée ;

23° Le département de la marine.

En outre, il y avait beaucoup d'autres départements moins importants qu'il est inutile de citer. En comparant ces ministères avec ceux qui existaient chez les Mogols, nous verrons que ces derniers, en dépit d'une certaine couleur locale, due aux mœurs hindoues et aux nécessités du moment, s'inspiraient beaucoup dans leur administration des institutions musulmanes. Chez les Mogols, leur nombre était plus faible et quelques-uns, comme le département de la marine, par exemple, n'avaient pas une aussi grande importance.

### C. — Panislamisme.

Le Panislamisme peut être défini comme étant l'esprit préservant l'unité fondamentale des Etats

musulmans et liant étroitement la religion, la culture et la civilisation comme conséquence de l'homogénéité religieuse et politique. Le Panislamisme inspire à ses partisans l'ardent désir de réaliser dans tous ses aspects pratiques la doctrine de l'universelle fraternité parmi tous les Musulmans, en particulier leur union pour toutes fins utiles et spécialement pour le salut de leur religion dans le cas où elle serait en péril.

Naturellement, pour l'accomplissement de cet idéal élevé, il faut un pivot, un pouvoir dont la décision soit définitive en matières temporelles comme en matières spirituelles, et qui soit en même temps le code final en matières d'intérêt Panislamique. Il faut en outre que cette autorité soit acceptée librement par tous les États Musulmans, en un mot, que le chef suprême soit élu par la majorité de ces États et que sa supériorité soit reconnue par tous. Avec l'expansion de l'Empire Musulman et l'acceptation de l'Islam par d'autres peuples tels que les Turcs, etc., les difficultés politiques, aussi bien que celles d'ordre économique et social rendirent l'adoption de ce principe presque impossible.

En conséquence, la doctrine alla en s'affaiblissant dans son application sous le Kalifat. En effet, bien que le Kalife fût accepté comme chef religieux par la majorité des États musulmans et qu'il exerçât une certaine influence sur les souverains des autres États musulmans qui considéraient, comme un grand honneur, de recevoir de

sa part, des titres et des robes d'honneur, son pouvoir n'allait pas plus loin. Avec la venue des Turcs, comme successeurs des Kalifes, le Sultan de Turquie assumait naturellement le rôle de Kalife, mais à cause de son despotisme et aussi de sa position politique, ce rôle se borna simplement au titre de chef de l'Etat religieux Musulman ; finalement, ce titre lui fut enlevé par les Turcs, quand ils proclamèrent la République en Turquie, en 1925, sous leur président actuel Mustafa Kemal Pacha.

Le Panislamisme est un bon instrument de réalisation, mais il est d'un maniement difficile et l'histoire nous montre que cette doctrine n'a jamais pu être complètement appliquée. Le meilleur exemple de réalisation eut lieu, semble-t-il, à l'époque des Croisades, mais ensuite le mouvement s'arrêta bien qu'à plusieurs reprises de faibles tentatives fussent faites par quelques individualités pour infuser dans le cœur des Musulmans l'esprit de cette doctrine. L'échec des divers mouvements panislamiques a montré clairement les difficultés fondamentales de la situation. Il est dû premièrement aux difficultés sociale et économique, et deuxièmement à l'absence chez les Musulmans de l'esprit d'unité politique. Chez les Mogols, cette question du Panislamisme semble n'avoir joué aucun rôle important. Après l'établissement de leur empire dans l'Inde qui peut véritablement être appelé l'âge d'or de ce pays, on peut se rendre compte que pendant toute la durée de leur règne, il n'y eut pas une seule guerre au nom de la religion

ou panislamisme ; c'est seulement sous le règne du dernier empereur Mogol, Aurung-Zeb, que nous entendons parler de guerres religieuses, mais ces guerres furent plutôt des luttes intestines entre Mahométans que des guerres contre les Hindous. Aurung-Zeb était un grand savant musulman et sa conception puritaine de l'Islam était extrêmement orthodoxe ; aussi cette conception religieuse, il voulut l'imposer à tous les Musulmans de l'Inde, mais il n'eut jamais le dessein de convertir les autres peuples de l'Inde à l'Islamisme. Les guerres qu'il entreprit contre les Hindous furent causées uniquement par l'esprit de révolte des Hindous eux-mêmes, et ceci en dépit des faveurs qu'ils recevaient des Musulmans dans l'administration. En réalité, l'esprit du panislamisme n'a jamais animé les empereurs Mogols et ils n'ont jamais été en mesure d'être chefs du Panislamisme. Leur influence n'était pas suffisante pour qu'ils puissent être acceptés par les autres États Musulmans comme chefs de l'Eglise musulmane, et de plus, leur attitude de non intervention religieuse ainsi que la politique suivie dans les pays qu'ils gouvernaient ne leur permirent jamais d'agir ainsi. Cependant ils conservèrent des relations amicales avec les Kalifes qui régnaient alors, acceptant d'eux des faveurs et prêts à les aider toutes les fois qu'ils pouvaient le faire sans violer les responsabilités qu'ils avaient vis-à-vis de leur propre peuple.

## CHAPITRE II

**La civilisation Hindoue.**

Il y a peu de pays qui puissent être comparés aux Indes quant à l'antiquité de sa civilisation. Les Indes se trouvent en tête de toutes les nations du monde en ce qui touche à leurs sciences métaphysique, philosophique et leur enseignement religieux et spirituel. Lorsque les autres peuples de la terre se réveillaient à peine à la réalisation des nécessités les plus élémentaires de la civilisation, chez les premiers habitants de l'Inde on voyait déjà l'accroissement et le développement des instincts sociaux en des formes admirables révélant l'antiquité de leur civilisation (1).

Depuis l'aube de cette civilisation, ce développement social a suivi un accroissement continu. À l'époque de Bouddha, les Indes étaient dans un état de condition sociale supérieure. Le pays était bien organisé au point de vue de son administration qui reposait sur les mêmes bases dans tous les états, bien que chacun eût sa politique propre. Le système communal traditionnel du Panchayat qui était le Conseil des Anciens, prévalait dans le pays tout entier.

L'Empire d'Asoka (273-236 av. J.-C.), marque un autre grand épisode dans l'histoire de l'Inde. C'était un grand empire. On y donna une instruc-

(1) *India a nation*, par D<sup>r</sup> Annie Besant. Ch. I, p. 15.

tion philosophique et religieuse et Nalanda devint le centre d'études où les étudiants venaient de tous les pays du monde pour s'y instruire. Megasthenes, l'ambassadeur grec qui visita les Indes après le règne d'Asoka, sous celui de Chandra Gupta Muria, parle de ce pays en termes élogieux (1). A cette époque, l'empire était divisé en provinces gouvernées par des vice-rois ; bien des ministères modernes existaient alors sous des noms locaux différents. La condition sociale générale du peuple était excessivement développée. Les femmes étaient honorées, et elles avaient leur liberté d'action, la peine capitale était inconnue, l'esclavage aboli, alors qu'il existait en Grèce, et le peuple était honnête dans sa vie quotidienne. Le gouvernement local existait sous la forme de municipalités jouissant de pouvoirs bien plus indépendants que ceux qui sont donnés aujourd'hui. Il y avait environ un millier de municipalités dans l'Empire. Des universités nombreuses enseignaient des sujets différents ; il y avait aussi d'innombrables monastères où le peuple apprenait l'enseignement divin. Toutes ces institutions étaient subventionnées par le peuple et non par l'Etat. Les devoirs de l'Etat se bornaient à la protection de la vie et des biens ; les autres institutions de la société étaient contrôlées et dirigées par le peuple lui-même (2).

(1) Voir *Ancient India*, par V. A. Smith ; *The problem of India*, par Sheva R. A. O. et D. J. Ranpol, Ch. I, pp. 3 et 10.

(2) Comparer Radha Kumud Mukerjee « *Introduction to local government in ancien India* ».

Ces institutions démocratiques fondées sur une base harmonieuse de coordination et de coopération et exempte des forces destructives de la concurrence moderne contribuèrent à l'avancement et à la perfection du développement social. Ce passé glorieux de la civilisation Hindoue est mis en évidence de nos jours par le développement de l'architecture et de l'art Indiens, par les monuments innombrables de l'Inde Bouddhiste à Sanchi, Bhelsa, Ujjain dans les provinces centrales, les grottes d'Elora dans Hyderabad et le Deccan, et par d'autres superbes vestiges sous la forme de stupas ou de monuments rocheux répandus dans l'Inde tout entière.

Un moment de réflexion nous montrera que cet énorme héritage que nous avons reçu de nos ancêtres rejaillit sur leur vie, car ce qu'ils nous ont laissé sous forme de monuments, n'est en somme que la concrétisation de leurs actions. Comme toutes les anciennes nations du monde, l'Inde a eu une grande vénération pour la nature, source de la vie nourricière du pays ; mais à l'inverse des autres nations qui ont délaissé la tradition sacrée, l'Inde l'a conservée précieusement jusqu'à nos jours. Pour l'Hindou d'aujourd'hui, le Gange est toujours l'antique Gange sacré. Cette adoration passionnée pour la nature a toujours inspiré à l'esprit Hindou une sorte de patriotisme philosophique, difficilement compréhensible pour la génération moderne. Dans un pays qui est en lui-même une entité économique, dont la vie et la

mort dépendent des ressources naturelles de son sol, il est impossible de ne pas tomber dans la tentation de donner un caractère divin aux objets créés par la source naturelle de toute vie. Il semble impossible pour quelqu'un qui vit sur le bord du Gange de ne pas être impressionné par la majesté et par la simplicité qui émanent de ses flots. Cette rivière ne possède-t-elle pas les éléments nourriciers ou providentiels qui sont le propre de toutes les mères humaines? Aussi, est-elle l'objet d'une grande vénération. Tous les jours, des milliers de ses fils sont purifiés par ses eaux saintes ; elle pourvoit à leur nourriture et ses méandres sont des dilemmes pour les philosophes. Dans son sein vivent les légendes de Sakti (déesse hindoue qui personnifie la femme) (1) ; bref, elle est la mère du peuple.

La religion et la philosophie hindoues ont leurs racines non seulement sur la pensée spéculative mais encore sur les hauteurs de l'Himalaya couvertes de neige et dans les flots du Gange. Pour un Hindou, chaque parcelle du pays natal est une entité divine, pour lui, chaque expression physique de la nature est une partie de ce tout qui contient l'Univers ; pour lui ce qui vit est Dieu. L'adoration continuelle aux autels des Dieux est le drame le plus romantique de sa vie. Sa maison est un temple où il glorifie la justification de son existence au sein de son Dieu. C'est cette concep-

---

(1) Sakti représente l'aspect maternel de la Divinité.

tion que Krishna (un demi-dieu hindou) révéla aux illustres combattants de la fameuse bataille de Kurukshetra. Et c'est encore la même continuité de cette conception sacrée des objets naturels qui poussa Rama (un autre demi-dieu hindou qui vivait environ 1600 ans av. J.-C.) à errer dans les forêts du Deccan pour chercher la vie divine dans les objets de la nature. Voyez ce qu'a écrit Carlyle pour indiquer cet état d'esprit dont la mentalité moderne est aux antipodes.

« Le grand cœur antique, combien, dans sa simplicité il ressemble à un enfant et, dans sa profondeur sérieuse et solennelle, à un homme : Le ciel est partout au-dessus de lui, où qu'il réside, où qu'il voyage et lui fait de la terre entière un temple mystique et de toutes les affaires terrestres une sorte de culte. Des visions de glorieuses créatures brillent dans la lumière ordinaire du soleil, les anges planent encore portant parmi les hommes les messages de Dieu. La merveille, le miracle entourent l'homme, il vit dans une atmosphère de miracle... »

Et Taine lui-même semble avoir perçu un peu de cette grandeur et de cette beauté encore que sa « raison » restreigne le témoignage qu'il en fournit. Dans ses Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire, parlant de ce qu'étaient les Aryens quand ils descendirent à travers les passes de Caboul pour s'établir dans le Pendjab, il écrit :

« Si maintenant on cherche le trait qui, dès ce moment, les distingue entre toutes les races de

la même souche, on le trouvera dans leur imagination, qui est de la plus rare délicatesse et de la plus étonnante fécondité. Nulle part le mythe n'a été si transparent et si abondant. Il semble que cette race ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses et les choses dans tous les dieux. C'est le ciel lumineux qu'ils adorent la grande clarté, épanouie qui enveloppe et ranime toutes choses... Ce sont les vents, les fleuves, les divers aspects du soleil, bref, les puissances naturelles non pas transformées en hommes comme chez Homère, mais intactes et pures. Le mythe n'est point un déguisement, mais une expression ; point de langage plus juste et plus souple ; il laisse entrevoir ou plutôt il fait apercevoir les formes des nuages, les mouvements de l'air, les changements des saisons, tous les accidents du ciel, du feu, de l'orage ; jamais la nature extérieure n'a rencontré une pensée aussi molle et aussi pliante pour s'y figurer avec l'inépuisable variété de ses apparences. Si ondoyante que soit la nature, cette imagination l'est autant... Partout où il y a une puissance, et il y en a partout, l'Aryen met un Dieu qui n'est pas un individu, mais une puissance. Étrange assemblage de pénétration métaphysique et d'émotion poétique d'aptitude à comprendre la nature et d'inclination à figurer la nature. Nulle race, à son origine, n'a fait preuve d'une intelligence si fine et si sensible, si prompte aux créations incessantes et absorbantes si dispo-

sée à se déployer et à s'étouffer sous le luxe de la végétation de ses propres Dieux. »

C'est sur cette conception de la vie que les bases de la Société hindoue sont solidement établies.

Sir George Birwood a dit :

« Les Indes ont subi plus de crises religieuses et politiques qu'aucun autre pays du monde, mais les communautés des villages restent avec toute leur vigueur municipale dans toute la péninsule. Les Scythes, les Grecs, les Sarrasins, les Afghans, les Mogols, les Mahrattas sont descendus des montagnes, les Portugais, les Hollandais, les Anglais, les Français et les Danois sont venus par mer, et ont établi leurs dominations fructueuses dans le pays, mais la vie locale des villages est restée aussi peu affectée par leur va et vient qu'un rocher n'est touché par le flux et le reflux de la marée. » C'est à cause de cette solidarité dans leur structure sociale que les communautés hindoues existent toujours malgré tant de vicissitudes politiques. Cependant, dans cette thèse, on verra comment cette civilisation soumise pendant une longue période aux lois socio-naturelles (1) perdit doucement sa vieille et durable influence sur le peuple, et comment les gens eux-mêmes restés stationnaires dans leurs progrès sociaux furent secoués de temps en temps par les visites d'étrangers qui tracèrent la voie pour un développement social plus grand.

(1) *The natural laws of stag nation and decay.*

## CHAPITRE III

### 1) L'occupation musulmane pré-mogole dans l'Inde. (Le Premier Empire Musulman).

A la mort de Harsha (1) en 648 ap. J.-C., l'acheminement vers l'unification des Indes fut complètement perdu et l'empire qu'il avait construit tomba en ruines. Les grands chefs rivaux se succédèrent en se disputant le pouvoir des parties principales de l'empire et préparèrent ainsi par leur haine mutuelle un terrain pour les étrangers. A ce moment, le Kalifat était gouverné par le fameux Waled de la dynastie des Ammeyades dont les victoires avaient apporté bien des acquisitions territoriales à l'Islam. Sous ses ordres, une expédition fut envoyée pour la conquête du Sindh. Elle fut commandée par Mohamed Ibn Kazim (2), jeune général qui conquit sans grande opposition et en peu de temps toute la vallée de l'Indus jusqu'à Multan y compris le Sindh. Les premiers

---

(1) Harsha était un puissant roi Hindou qui régna dans l'Inde de 608 à 648 ap. J.-C. Il essaya l'unité hindoue, mais après sa mort, il n'y eut personne pour le remplacer dans son œuvre, jusqu'à ce que les Mahométans aient commencé à prendre possession du pays petit à petit.

Comparer *The History of Aryan rule*, par E. B. Haval, pp. 187-188-248.

(2) Mahomet Ibn Kazim était capitaine dans l'armée du Kalife lorsqu'il envahit l'Inde en 710, il n'avait que 17 ans. Voir *The History of Aryan rule India*, par Havel, p. 50.

historiens Arabes trouvèrent les Hindous très honnêtes et d'un caractère social et moral élevé (1).

La conquête du Sindh avec ses immenses tribus, par un jeune homme de 17 ans à la tête d'une petite armée fut favorisée par les conflits politiques qui existaient à ce moment entre les princes hindous et par la désorganisation du pays au point de vue militaire. Cette conquête donna de grands avantages aux Mahométans, car, outre la richesse économique qu'elle apporta au vainqueur, elle ouvrit la porte de la coopération intellectuelle entre Hindous et Mahométans. Les Arabes étudièrent la philosophie Hindoue, les arts, les sciences et firent traduire les ouvrages hindous dans leur propre langue (2). Ainsi pour la première fois les Musulmans profitèrent de cette occasion pour puiser dans le grand héritage intellectuel des Hindous.

Cependant on doit se rappeler que les Musulmans étaient aussi à ce moment au summum de leur développement intellectuel et que plus tard, au commencement du XI<sup>e</sup> siècle la Perse devint un des centres les plus importants de la culture Musulmane où elle progressa largement sous Mohmood if Gazori, son sultan distingué et généreux,

---

(1) Ab Idrisi. (traduction par Elliot, *History of India*. Tome I, page 98.

(2) Dans les premiers temps de l'occupation arabe dans le Sindh, pendant qu'ils formaient encore une partie du Kalifat, les Pandits hindous apportèrent à la cour de Mansour à Bagdad les œuvres célèbres de Brahma Gupta, le Brahmasiddhanta et Khando Yhod-Yaka qui furent traduits par eux.

grand ami des arts et de la littérature. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Musulmans dépendirent uniquement des ressources Hindoues pour leur développement intellectuel. Ce que l'on peut dire en toute justice, c'est que les sources intellectuelles des Hindous et des Grecs leur fournirent des bases qu'ils utilisèrent pour développer leurs propres richesses.

Mahmood Gazni qui était à la fois un savant et un croyant envahit les Indes à plusieurs reprises de 1001 à 1030 après J.-C. Il calcula les plans de ses batailles avec une grande prévoyance et bien des fois, pendant ses assauts, il employa avec succès les tactiques d'Alexandre le Grand pour vaincre les lourds éléphants de guerre des princes indiens. Ses invasions furent uniquement provoquées par son idéal ambitieux de conquête. Il ne songea jamais un seul instant à s'établir dans l'Inde, mais il envahit ce pays pour s'emparer de ses trésors et en faire une colonie d'exploitation pour son grand empire Persan. Aussi, les premières invasions Musulmanes dans l'Inde sous Mahmood of Gozni ne donnèrent aucun avantage social ou économique au pays. elles détruisirent au contraire la vie matérielle, tout en ayant cependant l'avantage de réveiller d'une façon indirecte les Hindous plongés dans une funeste léthargie et divisés tant au point de vue religieux que social et de stimuler une fois de plus leur génie politique et leur patriotisme.

Après la mort de Mahmood of Gazni, en 1030,

une nouvelle invasion fut dirigée, en 1192, par Shahabhd in Ghon qui établit les bases du premier empire Sarrasin aux Indes. Cet empire dura jusqu'au moment où Babar fonda l'Empire Mogol aux Indes (1526 ap. J.-C.). Pendant cette longue période d'environ trois siècles et demi, d'importants changements sociaux et politiques eurent lieu aux Indes. Il y a lieu de noter qu'avant l'établissement du premier empire Musulman, les invasions étant d'une nature temporaire, leurs effets l'étaient également, mais sous ce régime, les intérêts de ses fondateurs ne furent pas séparés de ceux du peuple hindou, car ils se rendaient compte naturellement de l'importance de l'unité politique des Indes, bien que cette tâche fût d'une difficulté énorme. Quand les Musulmans s'établirent dans l'Inde, les Hindous étaient désunis et l'arrivée des envahisseurs les poussa par intermittence à réaliser une unité politique qui devait nécessairement donner de la force à l'unité géographique des Indes, d'une part, et d'autre part, donner naissance à des sentiments amers chez les deux peuples. Pour cette raison, les Musulmans eurent à faire face à d'insurmontables difficultés en s'efforçant au fur et à mesure qu'ils conquéraient les pays nouveaux non seulement de les garder, mais encore de les développer, non comme principautés séparées, mais comme faisant partie intégrale d'un empire homogène. Cette politique contribuait naturellement à la réalisation progressive de l'unité sociale et du perfectionnement du peuple hindou.

On doit se rappeler qu'une des grandes difficultés pour réaliser l'unité des Indes était due à sa division en un grand nombre de petites principautés ayant chacune leur Rajah ou gouverneur, ainsi qu'à leurs coutumes propres. Le grand Empire apparut seulement une ou deux fois pour un laps de temps très court dans l'histoire de l'Inde avec une unité politique plus ou moins complète mais sans fond social suffisant, pour lui donner la force de durer. En résumé, on peut dire qu'il a été toujours difficile de réaliser l'unité complète de l'Inde. En raison des différences religieuses, il n'y eut jamais dans ce pays d'institution semblable à l'ancienne Confédération des États Helléniques ni à celle de la Chambre des Princes actuelle, institution qui seule aurait permis de rendre le pays florissant et de mettre un terme aux conflits parmi les princes régnants locaux.

Comme conclusion, on peut admettre que ces conquêtes furent matériellement plus favorables aux souverains Musulmans qu'au peuple, mais que finalement les richesses que ces gouverneurs amassèrent furent profitables au pays. En effet, elles ne furent pas dispersées au delà de ses limites, mais, au contraire, employées à son développement économique et social.

Les monuments architecturaux de cette époque, les réformes administratives, les changements politiques et les lois sociales sont les preuves irréfutables de ce que nous venons de dire.

La faiblesse des rois Musulmans de cette époque

est due au fait qu'ils estimaient trop leur pouvoir et à leur imprudence dans leurs conquêtes territoriales qui leur faisaient négliger le développement et l'organisation de ce qu'ils possédaient déjà ; quelques-unes de ces invasions furent désastreuses et si le despotisme et le fanatisme monarchiques avaient admis le constitutionnalisme, un grand nombre d'horreurs auraient pu être évitées. Cependant, on verra à la longue que les avantages de l'unité territoriale compensèrent les excès regrettables et révoltants de cette époque (1).

Les conclusions qui s'imposent après cette étude sont les suivantes :

1° Le premier contact des Musulmans et des Hindous fut plus profitable, économiquement et intellectuellement parlant aux Mahométans, étant donné que les premières incursions Musulmanes, loin d'apporter aucun bien aux Indes, furent au contraire néfastes et ruineuses.

2° La période du premier empire Musulman aida largement à l'unité sociale, économique et

(1) Nous pouvons citer ici les incursions d'Alouddin dans le Sud de l'Inde bien qu'à la même époque en 1295 ce monarque fit d'importantes réformes économiques, telles que l'approvisionnement constant des céréales au temps de famine et l'entretien d'un niveau normal du prix spécial pour les aliments, les vêtements. Ainsi la vie des gens dont le revenu était limité devenait plus heureuse et plus facile qu'elle ne l'aurait été autrement.

Comparer *History of India*, par Havell, pp. 305 et 308.

Tarikh-i-Ferozshah, traduction d'Elliot, pp. 195 et 197.

territoriale de l'Inde, comme le prouve l'étude de l'histoire de l'architecture et des monuments de cette époque ainsi que celle des conditions sociale et économique de l'État pendant le règne de chacun des rois du premier empire Musulman (1).

---

(1) La période du premier empire Musulman commence en 1192 et dura jusqu'à la conquête de l'Inde par les Mogols (1526 ap. J.C.). Pendant cette période, les dynasties différentes gouvernèrent les Indes sous les noms suivants :

- 1<sup>o</sup> Les Pathans ou les Turcs ;
- 2<sup>o</sup> Les Esclaves, dynastie ainsi nommée parce qu'elle fut fondée par un esclave de l'Empereur Kutubddin qui monta sur le trône après la mort de son maître.
- 3<sup>o</sup> Les Tuglak Shahis.
- 4<sup>o</sup> Firoz Shahis.
- 5<sup>o</sup> Les Syed Shahis.



## DEUXIEME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

#### Origine des Mogols. <sup>(1)</sup>

Dans les montagnes occidentales de l'Asie Centrale, vivaient trois races distinctes : les Tajiks, les Turcs, les Mogols ou Mongols. Les Tajiks étaient un peuple avancé, parlant une langue indo-germanique ; les Turcs étaient nomades et guerriers et les Mogols, les plus barbares des trois, ignoraient les conditions les plus simples de la vie domestique, et étaient de religion païenne.

Certains auteurs soutiennent que la distinction entre Turcs et Mogols n'est qu'artificielle et récente, et que dans les premiers temps, ils furent étroitement unis par des mariages et par une incessante coopération. Il est cependant hors de doute qu'antérieurement à cette confusion ethnique, ces peuples vivaient séparés, formant des unités géographiques distinctes ; il est très possible que plus tard, dans leur fusion partielle en une seule race, les Turcs ou Tartares aient été

---

(1) *The Turks in India* by Keans, pp. 20-22.  
*Erskine's Historia of India.*  
*Encyclopaedia Britannica*, Vol. 2.

submergés par les vagues puissantes de la race Mogole.

Il faut se rappeler que, au 9<sup>e</sup> siècle avant J.-C., toute la Chine jusqu'à l'archipel du Japon constituait « le territoire Mongol » comprenant lui-même plusieurs subdivisions géographiques territoires des anciens Turcs, des Tajiks, et de nombreuses tribus de moindre importance. Il est donc tout à fait possible qu'avec la disparition des limites territoriales, les races se soient confondues et que la dénomination de Mogols ait été donnée à tous ces peuples. Ainsi, suivant le point de vue auquel on se place, on peut attribuer la formation de cet empire Mogol soit aux Turcs soit aux Mogols eux-mêmes.

(Mughal est, notons-le, la forme persane de Mogol).

Des recherches postérieures ont cependant bien établi que les véritables fondateurs de l'Empire Mogol, sont de toutes façons, des nomades indépendants de l'Asie Centrale, coureurs des steppes et chasseurs dont quelques tribus, encore aujourd'hui, exercent le brigandage et le vol.

En 1876, au Congrès Oriental de Saint-Pétersbourg, le Major Kanerty présenta un mémoire sur l'origine des Mogols. D'après lui, Yaphet (ou Yafis), fils de Noé, eut huit fils, dont l'aîné, Turk s'établit dans le voisinage du Lac Issikol, au nord des Monts Attar (78° de longitude est, 73 de latitude nord) et donna son nom au pays : Le Turkestan, dont la capitale moderne, qui était

aussi celle des Mogols, est Tashkand. Le cinquième descendant de Turk fut Alinja, sous lequel le peuple devint idolâtre. D'après le même auteur, Alinja partagea ses possessions entre ses deux fils, Tartar et Mughal qui formèrent deux tribus distinctes : Les Tartars et les Mughals. Une troisième tribu appelée les Turkomans (semblables aux Turcs) vint du nord et fut assimilée aux Tadjiks, ou population Aryenne, habitant le Khorassan et le pays alentour (1).

Ayant ainsi établi l'origine de ces trois tribus, on peut affirmer que les « Mughals » de l'Inde étaient de provenance Turque, et avaient une affinité étroite avec les peuplades asiatiques appelées Mogoles.

Mr. Erskine, dans son Introduction à l'Histoire de l'Inde, a fixé les traits caractéristiques des Turcs. « Les Turcs, écrit-il, ont progressivement étendu leur influence dans les régions de l'Est les mieux cultivées, tantôt en bandes guerrières, tantôt par des efforts isolés, où le chef n'avait d'autre appui que son courage. Beaucoup de petites tribus qui s'orientèrent vers le sud étaient à une époque lointaine au service des Kalifes arabes de Bagdad, et beaucoup d'aventuriers cherchaient pour leur compte richesse et distinction, en prenant du service dans les armées des princes d'Asie. Un grand nombre de ces Turcs intrépides étaient même achetés comme esclaves par ces monar-

---

(1) Voir l'introduction à l'*History of India* de Erskine.

ques, et incorporés dans leur garde ou devenaient dans leur palais des serviteurs de confiance. Peu à peu, ils s'élevèrent au rang de ministres, de généraux d'armées, de gouverneurs, de princes, et au déclin de Kalifat, ils dirigèrent les principales révolutions qui ébranlèrent l'empire arabe. Ce sont leurs intrigues qui amenèrent la chute des Mameluks. De la même manière, le royaume de Gazni tomba aux mains de Sabaktegin, esclave Turc d'Alaptogin. Le fils du chef turc, le Sultan Mahmoud, étendit son empire jusqu'à l'Oxus et à la mer Caspienne, et 27 fois porta ses armes victorieuses au centre de l'Inde.

« Peu de races humaines, à cette époque, ont joué un rôle plus grand que les Turcs, qui, sous une forme ou une autre, pendant des siècles ont gouverné une grande partie du vieux monde, et qui, aujourd'hui encore, ont une influence sur les gouvernements, les mœurs et la civilisation, depuis Gibraltar jusqu'aux steppes de l'Ienissei, et de la Pologne et de la Hongrie jusqu'au fond de l'Hindoustan.

Dans l'Inde, les Turcs n'ont jamais prétendu monopoliser le pouvoir dans les royaumes conquis. Ils conservèrent aux indigènes une part dans l'administration du pays et dans le gouvernement militaire. Ils trouvaient des pays très peuplés déjà soumis à un peuple de leur propre religion, et des terres cultivées dont ils ne songèrent jamais à chasser les habitants ni à exterminer les laborieux possesseurs. »

En somme, les Turcs ou « Mughals » de l'Inde, et leurs frères de vieux sang Mogol ont joué dans les destinées du monde un rôle des plus notoires. Ils étaient partis des steppes de l'Asie Centrale en conquérants nomades et sanguinaires : il est étonnant de les voir contribuer si largement à la civilisation orientale. L'explication est simple. C'était une race neuve, puissante, riche en énergie et en ressources, capable de consacrer son ardeur belliqueuse à la pacification et à la civilisation du pays conquis. Avec la conquête vint la richesse ; et ceux qui pouvaient être des destructeurs, furent, d'étape en étape, les artisans du progrès.

D'abord barbares et nomades, ils firent du pillage leur règle ; puis, quand ils eurent embrassé l'Islam, trois générations après Gengiskhan, ils étaient certes encore de sanglants conquérants et la religion nouvelle ne put immédiatement mettre un frein à leurs carnages ; mais, peu à peu, ils se formèrent aux notions de fraternité et d'humanité, dont leurs descendants devaient récolter les fruits : Du règne du terrible Gengiskhan, qui mourut en 1227 jusqu'à la mort de Taimuri Sahib Karan, c'est-à-dire pendant près de 2 siècles, la terreur du casque mogol avait plané sur l'Asie. Ils la parcoururent en tous sens, en invasions successives. Ils écrasèrent le puissant Kalife de Bagdad, dont la chute fit jaillir les poétiques lamentations du grand poète persan Sadi. L'empire Persan fut déchiré, l'empire musulman de l'Inde fut à jamais ébranlé

par la terrible invasion de Tamerlan (1). La branche de Suljukian pénétra en Asie Mineure, et les Kaïs les suivirent et fondèrent la Dynastie d'Osmán. Les Chagtai, sous le fils de Gengiskhan Hagatkhan, puis sous Tamerlan balayèrent la Perse. Mais, peu à peu, ces conquérants s'adoucisèrent. En Perse, les Tajiks recouvraient leur pays, les Uzpeks (une tribu Tartare) parvinrent à chasser les Turcs.

En résumé, ce second stade de la formation de la puissance Mogole, fut pour les pays qu'ils conquièrent, une ère de destruction et de chaos. Mais en même temps les lois de l'évolution sociale et du progrès se faisaient jour au milieu de la destruction même. Et la civilisation mogole peu à peu émergeait, avec ses caractères propres. C'est avec Baber, cinquième descendant de Tamerlan, que commence la dynastie de Chagtai qui fondera l'empire Mogol des Indes.

## 2) La Dynastie de Chaghtai.

Tamerlan, appelé Taimur était un Turc avec du sang mogol dans les veines, mais, grâce à l'influence des mœurs persanes, il était beaucoup plus civilisé que les Mogols. Il était de la 7<sup>e</sup> génération qui suivit Gengiskhan. La dynastie a reçu son nom de Chagtaikhan, fils de Gengis-

---

(1) Le vrai nom est Taïmur, Tamerlan signifie Taïmur le boiteux.

khan Jahansoz « c'est-à-dire l'incendiaire du monde ».

*Baber.* — Mohamed Zahiruddin ou Baber, est le sixième descendant de Tamerlan, et le fondateur de la dynastie Mogole dans l'Inde. Il naquit en 1482, il était fils d'Omar Sheikh Mirza ; sa mère était une princesse Mogole descendant de Chagtas, fils de Gengiskhan. Il avait 12 ans quand son père mourut. Il dut combattre contre son frère, qu'il vainquit.

Il conquiert les territoires de Bokhara et Kandhar, et en 1504 il était maître de tout le pays dont la capitale était Kaboul.

Alors commencèrent les expéditions du conquérant. Le 21 avril 1526, il envahissait l'Inde, et battait les Hindous à Panipat tout près de Delhi leur capitale, et fondait pour deux siècles l'empire Mogol.

Avant son invasion de l'Inde, Baber était maître, héréditairement du royaume de Fargharna, — une région du Haut Jaxartes, appelée aujourd'hui Kokand. C'était un territoire réduit, mais fertile, et richement cultivé ; il était habité par une population de race aryenne, nullement nomade, laborieuse et paisible. Le prince Baber et son peuple étaient donc civilisés et avaient reçu les bienfaits des civilisations persane et islamique. Sa conquête de l'Inde n'est que le résultat fatal de sa politique d'expansion. Certains écrivains hindous prétendent qu'en raison du désordre qui régnait dans l'Inde à cette époque, il y aurait été appelé par

quelque prince hindou, mais cette explication reste douteuse.

## CHAPITRE II

### 1) L'Empire et l'Impérialisme Mogols.

*Etablissement.* — L'Empire Mogol doit son importance à l'ardeur belliqueuse qui anima ses fondateurs. Dans leur marche triomphale, de conquête en conquête, ils enrichirent leur expérience et leur civilisation de toutes celles qu'ils rencontrèrent : Byzantine, Romaine, Arabe, Persane, Hindoue. Quand les conquérants Turcs partirent à la conquête du monde, leur premier assaut fut celui des États Musulmans d'Arabie, c'est-à-dire du glorieux Empire qu'illustrèrent les Abbassides après les Kalifes Ommeyades (2), dont le plus grand fut Haroon-ur-Raschid. Après l'Empire Arabe, ils continuèrent leur route vers la Perse, détrônèrent les antiques dynasties de Jamshed et Kaikhosro et s'emparèrent de tout le monde islamique. Etant eux-mêmes de religion musul-

---

(1) Les livres principaux de référence dans ce chapitre sont :

*Taimur's Autobiography. Baber's.*

*Memoirs : Kean's Turks in India,*

*Erskine, Hist. of India.*

*Elliot's Historians of India* by Dawson.

*Marco Polo (Travels of).*

(2) Les Ommeyades et les Abbasides sont les deux plus grandes familles des Sarrasins.

mane, ils établirent leur gouvernement selon les principes du Koran, sans négliger cependant de les adapter aux mœurs et aux traditions des pays et des peuples conquis : nous verrons dans l'Inde, quelles furent la prudence et la tolérance du gouvernement mogol.

Il est bon de rappeler qu'au moment où ils conquièrent l'Inde, les Mogols avaient atteint un haut degré de civilisation. Le règne d'Akbar ou de Shah-Jahan est comparable à celui de Louis XIV en France ou des Tudors en Angleterre. Au début du 16<sup>e</sup> siècle, Baber, le premier conquérant Mogol de l'Inde, s'étonnait de l'ignorance et de la rusticité de ses nouveaux sujets.

« Dès la nuit, écrit-il, la lumière est ici inconnue. Quiconque veut s'éclairer, fût-il prince, doit être pas à pas suivi d'un valet qui porte la torche. Les indigènes des basses castes sont à peu près nus »(1).

Telle était la civilisation que rencontraient les Mogols, dans un pays riche en ressources encore inexploitées.

*L'Etat Mogol.* — Pour les Hindous, comme pour les peuples mahométans, l'empereur est aussi le chef temporel et le chef spirituel, investi d'une autorité religieuse suprême, et participe à la

---

(1) Cette remarque de Baber dans son autobiographie, n'est pas une exagération de la condition de cette époque. Elle se rapporte simplement aux conditions générales de la vie qu'il trouva différentes de celles de son pays. Cette remarque ne suggère en aucune sorte qu'elle a été écrite intentionnellement pour abaisser le type de la vie hindoue. On peut encore aujourd'hui même voir dans certaines parties de l'Inde le même genre de vie.

sagesse divine. Il est à noter cependant que les Mogols, moins nombreux que les indigènes dans l'Inde, se gardèrent d'imposer même leur vocabulaire et leurs empereurs ne prirent jamais le titre musulman de « Kalife ».

*Prérogative de l'Empereur.* — Les prérogatives des empereurs, sans être fixées par ordonnance, augmentèrent cependant peu à peu et sous le règne d'Akbar, s'imposèrent à tout l'Empire (1).

1° C'était d'abord, la coutume du *Darshan*, l'Empereur se montrait au balcon du palais, dès le matin. Les Hindous, en foule, le contemplaient. La coutume avait une signification religieuse, la vue du monarque était de bon augure. Sous Akbar, il apparaissait rituellement après sa prière en grande pompe. Quiconque l'approchait à cette heure et recevait l'autorisation de lui soumettre une requête pouvait obtenir de lui une décision immédiate. Il se créa ainsi une classe spéciale de courtisans, les Adorateurs de l'Empereur, (*Darshanyas*) qu'Aureng-Zeb abolit en 1624, comme étant contraire au canon religieux de l'Islam.

2° Le *Taslim*, autre coutume, était le salut réservé à l'Empereur. Le courtisan posait le dos de la main droite sur le sol, puis levait le bras doucement jusqu'à la position normale du corps,

---

(1) La liste ci-dessous des prérogatives impériales a été adoptée par Sarkar (*Mughol Administration*, pp. 131-165). Se référer aussi à *Ain Akbar*, en Persan, Alkarni Alamagiri. *Etudes dans l'Inde Mogole* et *Storia do Mogor* par Manucci. *Akbarnamah*, titre dans la langue originale et traduction, *Shah nama* en Persan,

et plaçait alors la paume de la même main sur sa tête, en signe de soumission absolue. Cette coutume instituée par Akbar en l'honneur de son père Humayun fut aussi abolie par Aurung-Zeb, en 1670. (Il est à noter que le salut musulman, différait dans les autres États : on courbait le buste, les bras croisés sur la poitrine). Un autre salut, le *Kurnish* consistait à placer la paume de la main droite sur le front, et à baisser la tête, en signe d'obéissance.

3° *La présentation à la Cour* des nouveaux dignitaires, consistait dans trois révérences (*Taslims*) à une distance respectable du trône, parfois 50 pieds ; prérogative exclusivement impériale, refusée aux Gouverneurs.

4° Les *Sonneries* et les timbales guerrières, au départ d'une expédition ou pour annoncer les audiences publiques.

5° Quiconque recevait de l'empereur un cheval caparaçonné ou un éléphant, devait en témoignage de gratitude, se placer sur le cou la bride du cheval ou l'aiguillon de l'éléphant.

6° L'empereur seul octroyait les titres et les terres.

7° L'empereur avait seul le droit de sceller les documents et d'y apposer son empreinte en rouge. Tout autre dignitaire n'avait droit qu'à la signature.

8° L'empereur seul pouvait demander à quelqu'un d'embrasser l'Islam. Il est à remarquer qu'il en usait rarement, sauf auprès des prison-

niers de guerre ou de grands criminels, qui pouvaient trouver le salut dans l'acceptation.

9<sup>o</sup> Les combats d'éléphants étaient exclusivement réservés à l'empereur qui les regardait du balcon. Deux éléphants étaient excités et lâchés dans une arène. L'éléphant vaincu courait tout autour dans un affolement complet, écrasant parfois des spectateurs. Mais les cornacs s'ingéniaient à les diriger vers les eaux de la Jumma qui coule encore devant le palais impérial, et évitaient tout danger.

10<sup>o</sup> La chasse au lion était réservée au prince, qui pouvait y autoriser les princes du sang ou quelques favoris.

11<sup>o</sup> Seul, il pouvait le vendredi se rendre en palanquin à la mosquée, pour faire ses prières.

12<sup>o</sup> A chacun de ses anniversaires, l'empereur se pesait et faisait l'aumône de son poids d'or.

Les empereurs étaient jaloux de leurs prérogatives, même vis-à-vis des princes du sang. L'histoire raconte qu'un fils d'Aurung Zeb ayant usurpé un de ses privilèges, le prince lui envoya ces vers : (1)

*« Nos actes ne doivent pas être des caprices.  
La volonté de Dieu est nécessaire en tout.  
Ce n'est point la témérité qui fait asseoir au trône  
[de grandeur. »*

L'observance de l'étiquette était absolue à la cour et imposée même aux ambassadeurs étran-

---

(1) Ahkam — i — Alamgiri (en persan), p. 23. Sarkar.

gers, qui, parfois, devaient revêtir le costume mogol.

*Traits caractéristiques des Empereurs Mogols.*—

Il est juste de proclamer l'excellence des empereurs mogols. Leur sentiment des responsabilités, leur souci de la justice et du bien-être de leurs sujets, leur tolérance, leur générosité, leur bravoure, ont été souvent admirables. Akbar fonda véritablement la gloire des Mogols. Jahangir fut réputé pour sa justice. Shah Jahan eut une âme d'artiste et peupla l'Inde de monuments. Aurung Zeb fut un véritable ascète.

Il est regrettable que la légende ait fait d'eux des despotes cruels, capricieux et sensuels, aux yeux des Européens. Cet emploi du temps de la journée impériale, traduit de l'original persan qui développe l'histoire des princes, suffirait à démentir ces allégations :

*La journée de Shah-Jahan :*

*Matin :*

4 heures : Eveil, prières, lectures.

6 h. 45 : Apparition en public au balcon impérial. Combats d'éléphants. Revue de la cavalerie.

7 h. 40 : Audience publique.

9 h. 40 : Audience privée.

11 h. 40 : Consultations secrètes dans la Tour Impériale.

12 h. ; Au Harem, Repas, Dons à ses femmes.

*Soir :*

- 4 heures : Audience publique. Prières.
- 6 h. 30 : Assemblée du soir dans le « Dervani-Khas » (pavillon dans le palais).
- 8 h. : Conseil secret dans la Tour Impériale.
- 8 h. 30 : Au Harem. Musique.
- 10 h. : Audition de lectures.
- 10 h. 30 : Coucher.

Ce programme fut aussi dans l'ensemble, celui des successeurs de Shah-Jahan jusqu'à Aurung-Zeb.

## 2) La Cour d'un Empereur Mogol.

### Shah-Jahan.

L'histoire nous montre tous les empereurs mogols jaloux du prestige de leur cour — et cette tradition remonte à Tamerlan, qui, en Asie Centrale, après ses grandes victoires, organisa la pompe impériale. La richesse de l'Inde et l'étendue de leurs possessions, devaient élever la cour des empereurs mogols à un degré de splendeur inégalé. Une idée, nous en est donnée par la description qu'a faite de celle de Shah-Jahan Kenne, dans son livre sur « Les Turcs dans l'Inde » :

« C'est là, écrit Kenne, que nous devons chercher la pompe et la magnificence qui enflammèrent la jeune imagination de Milton, et firent éclater en Europe le prestige du « Grand Mogol ».

L'abbé de Goyon, se fondant sur les récits des

voyageurs, évalue le trésor de Shah-Jahan à 180 millions de livres sterling, et les dons qui lui étaient faits à 30 millions de livres françaises ; ses revenus annuels atteignaient 728 millions de livres françaises. Sa garde se composait de 12.000 cavaliers et 600 officiers. 2.000 femmes peuplaient le sérail. On faisait chaque jour venir de la glace de l'Himalaya. Les fruits les plus rares ornaient sa table. La splendeur du palais était incroyable. A chaque saison, l'empereur et sa maison faisaient un grand voyage à travers l'empire. »

« Un voyageur européen entrant, écrit Bernier, par la porte principale du palais, était conduit le long d'une immense avenue, bordée de splendides boutiques, où s'étaient les ornements d'or et d'argent, les miroirs, les broderies, les étoffes, tout le luxe oriental. Plus loin, des mousquets saluaient lentement le lever de l'empereur ; le palais des musiciens impériaux, le Nubat-Khana, retentissait des tambours et des trompettes dans une harmonie barbare et pourtant majestueuse. »

En entrant dans la place centrale, le voyageur apercevait, de tous côtés, de vastes portiques où était assise la foule des spectateurs à l'abri du vent et du soleil. Au milieu de la place, on menait une file majestueuse d'éléphants. Derrière eux, se cabraient des chevaux superbement harnachés et caparaçonnés. Dans le fond, se tenaient de jeunes officiers, prêts à la revue ou pour une fête d'armes. Du quatrième côté, un pavillon, à un étage fermait la place ; il était percé d'arcades

sur trois faces, la quatrième étant comprise dans le mur du palais : Dans ce mur, à dix pieds de hauteur, s'ouvrait une sorte d'alcôve de 20 pieds de large, voilée de rideaux de brocart. Aux colonnes du hall pendaient des tapisseries de pourpre et d'or, le plafond disparaissait sous de riches dais. Un baldaquin, tissé de fleurs d'or, était soutenu par des piliers d'argent. Une balustrade tenait à l'écart les spectateurs dépourvus de titres ; les massiers et les gardes du hall les chassaient à coups de bâtons. A l'intérieur, se tenaient les nobles, les ambassadeurs, les grands officiers de l'empire dans l'attente du souverain ; les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine. Derrière les grilles du mur s'entendait le cliquetis des bracelets et le babil des femmes.

L'agitation redouble, l'orchestre du Nubat Khana est frénétique. Soudain, tout cesse. Les rideaux s'ouvrent. L'empereur paraît. Assis sur le « Trône des paons », vêtu d'une robe de satin blanc brodée d'or, il porte une aigrette de diamants, surmontant une topaze d'un prix inestimable. Des perles roulent en colliers sur sa poitrine.

Son trône est supporté par des piliers d'or massif, il étincelle de rubis et d'émeraudes. Deux paons l'ornent, tout en joyaux, œuvre d'Austin de Bordeaux. Sur des tabourets, aux pieds du monarque sont assis les princes du sang ; derrière le trône, se tiennent les eunuques, qui l'éventent de longues plumes. Tous ont la tête baissée.

Shah-Jahan à son avènement avait aboli le

baiser sur le sol, car, pour l'Islam, il n'est permis que dans la prière.

Outre l'entretien de sa cour, il dépensait en récompenses et en dons, 9 crores et demi de roupies, son trésor personnel était de 3 crores.

En bâtiments, cet empereur dépensa 3 .065.625 livres sterlings (près de 368 millions de francs). Voici le détail :

|                                                       |             |
|-------------------------------------------------------|-------------|
| <i>A Agra</i> : Mosquée, Palais, Jardins du Fort..... | 60 lakhs    |
| Le fameux Taj Mahal .....                             | 50 lakhs    |
| <i>A Delhi</i> : Palais .....                         | 10 lakhs    |
| Le Jumma Masjid .....                                 | 10 lakhs    |
| Le mur d'enceinte de Delhi .....                      | 4 lakhs     |
| L'Idgah hors des murs de Delhi .....                  | 1 1/2 lakhs |
| <i>A Lahore</i> : Palais, Jardins, Canaux .....       | 50 lakhs    |
| <i>A Kaboul</i> : Mosquée, Fort, Mur de la Cité.....  | 12 lakhs    |
| <i>Dans le Cachemire</i> : Palais et Jardins .....    | 8 lakhs     |
| <i>A Qandhar</i> : Forts, etc. ....                   | 8 lakhs     |
| <i>A Ajmee et Ahmadabab</i> : Bâtiments .....         | 12 lakhs    |
| <i>A Mukhlispur</i> : Palais impériaux .....          | 6 lakhs     |
| Palais du prince Darashikho .....                     | 2 lakhs     |

Au total, 272 1/2 lakhs de roupies, soit 3.065.625 livres anglaises, soit 367.875.000 francs actuels.

Si nous songeons que le pouvoir d'achat de l'argent hindou était alors 20 fois plus grand qu'aujourd'hui, et que bien d'autres empereurs ont multiplié aux Indes les dépenses, nous pouvons avoir quelque idée de la part qu'ont eue les Mogols dans la civilisation de ce pays.

---

*Note.* — D'après Sarkar, 1 rupee valait alors 2 shillings 1/2, soit 13 francs français actuellement. (Notre évaluation en argent français est faite au cours actuel du change, 1 livre anglaise valant 120 francs.)

1 crore. vaut un peu plus de 1 million de livres sterlings.

1 lakh vaut un peu moins de 15.000 livres sterlings.

Les pierreries impériales atteignaient une valeur de 5 crores de roupies, outre 2 crores donnés aux princes du sang et aux autres. Le seul collier de Shah-Jahan, fait de 5 rubis et de 30 perles, valait 8 lakhs, 738.360 francs ; d'autres colliers, de 125 gros rubis, valaient avec leurs perles de 28 carats, plus de 154.000 livres anglaises.

Telles étaient, brièvement esquissées, la splendeur et la richesse de la cour impériale.

Rappelons que les audiences privées ou publiques où l'empereur se montrait à ses sujets furent instituées par Akbar, et perpétuées jusqu'à la chute de l'empire Mogol. Généralement, les empereurs, après les prières du matin, apparaissaient au balcon du palais (c'est la coutume dite du « Jharoka Darshan »). Puis, avait lieu l'audience publique ou *Diwaniam*. En 1628, Shah-Jahan construisit pour ces audiences un beau pavillon de bois, qui, en 1638, fut remplacé par l'édifice actuel, en pierre rouge, blanchie à la chaux, supporté par quarante piliers et ouvert sur trois côtés. L'empereur trônait dans une alcôve de marbre blanc, décorée de bas reliefs et de feuillage.

### 3) La grande audience publique du grand Derbar.

Dans une grande salle s'assemblaient tous les hauts dignitaires de l'État. Le monarque siégeait sur des coussins. Autour de lui, les Princes du sang attendaient son geste pour prendre place. Dans cette salle se tenaient, courtisans, officiers, nobles.

Les membres de la maison impériale étaient rangés à sa droite et à sa gauche, le dos au mur, près de deux piliers touchant l'alcôve. Les grands officiers de l'Empire se tenaient en face du prince, rangés selon leurs dignités. Les porte-étendard s'alignaient à la gauche de l'empereur, le dos au mur. La salle (201 pieds sur 67) était pleine. Tout autour courait, en outre, une balustrade d'argent, à trois portes ; face au prince s'élargissait une pièce dont la rampe de bois était couverte d'étoffe brodées ; là, se groupait la foule des officiers subalternes, (ceux des archers, de la garde, des mousquetaires) et la suite des nobles se tenait debout dans la salle. Aux portes et aux barrières montaient la garde, dans leurs splendides uniformes, des massiers et des sergents d'armes. Vers 7 heures 40 apparaissait l'empereur, par une porte du fond, et l'audience commençait.

### **Diwani Khas ou Audience privée.**

Vers 10 heures, l'empereur se rendait dans une autre salle, pour les audiences privées. De rares privilégiés y étaient admis. Il écrivait de sa main quelques lettres, et paraphait celles des Vizirs ou des ministres. Shah-Jahan avait confié à sa femme, Mumtaz Mahal, l'honneur de garder le sceau impérial. Ce privilège extraordinaire fut confié par d'autres empereurs à certains hauts dignitaires.

C'est à cette audience qu'il examinait les plans

d'architecture, les grands travaux de joaillerie, ses faucons, ses léopards, ses chevaux. Puis, il passait une heure dans la *Tour Royale*, où se traitaient les affaires secrètes. Il y tenait aussi une audience privée, le soir, vers 8 heures ; et dans l'après-midi, se faisait donner, dans le Palais du « Diwani Khas », un concert auquel il prenait part excellemment, comme musicien et chanteur.

### La Cour Impériale de Justice.

#### Le mercredi.

Les Empereurs Mogols, avec une scrupuleuse exactitude, rendaient la justice, un jour par semaine, en audience privée, le mercredi, dès 8 heures du matin. C'est à cette cour de justice qu'aboutissaient de tous les coins de l'empire, les grandes affaires. Justice expéditive, s'il en fut, et pour cela proverbiale. L'empereur écoutait les parties. Puis il s'en référait aux jurisconsultes et aux magistrats présents (Shariat) et prononçait la sentence. A défaut de preuves ou d'informations suffisantes, il faisait ouvrir une enquête par le gouverneur de la province intéressée, qui jugeait, mais les parties pouvaient encore en appeler devant le monarque.

Telle était cette cour. Soucieux de leur prospérité et du bonheur de leurs sujets, les Empereurs Mogols, commis par leur Dieu aux soins de l'Inde, y consacraient dignement leur vie.

#### 4) Composition de la Cour.

La cour de l'Empereur était composée de premiers nobles ou *Omarahs*, princes du sang, ou seigneurs admis dans l'ordre militaire du *Mansab*. Cet ordre conférait un commandement nominal qui variait selon le rang de 25 à 10.000 chevaux. Au-dessus de 3.000 chevaux, le *Mansab* ne comprenait que des princes de sang. Une pension accompagnait souvent le titre.

Les *Ulémas* ou dignitaires religieux. Le monarque de qui seul ils relevaient, leur accordait traditionnellement la plus grande liberté d'opinions. Leur indépendance de caractère devint légendaire. L'histoire Mogole, en offre plusieurs grands exemples. Le plus grand Docteur de la Loi musulmane, sous le règne d'Aurung-Zeb, osa gravement désapprouver son prince, et ne céda pas même aux menaces de mort.

Les *Mansabdars* et les *Jagirdars* formaient la seconde classe de nobles. Le prince leur octroyait des terres, parfois héréditaires, mais leur « *mansab* » était de second ordre. Ils furent, en moyenne, de 5 à 6.000. Ils étaient astreints, en cas de guerre, à lever une armée pour le monarque, selon leur rang.

#### 5) Le Cabinet des Ministres.

Il n'existait pas, au sens moderne, de cabinet responsable, ni de Parlement. Le système mogol

combinait l'Administration musulmane avec le gouvernement hindou, quoique la part de celui-ci fût petite. Le système en fait inspira tous les Rajahs Hindous et les Anglais eux-mêmes après la chute de l'Empire Mogol.

*Le Grand Vizir ou Premier Ministre.* — C'est une institution musulmane. (L'un des plus fameux vizirs musulmans fut Barmaki, dont la chute, sous le règne des Ommayades fut l'œuvre de Haroon-ur-Rashid). Les Mogols, dans l'Inde, ne firent que copier l'institution. Le Vizir était tout-puissant. Ses pouvoirs dépendaient moins de sa charge que de ses relations personnelles avec l'empereur. Son influence était souvent telle que le monarque en était réduit à ratifier ses décisions, bien qu'il n'y eût aucun texte de loi qui l'y contraignît. Il dominait aussi les Princes du sang ; de lui dépendait leur accord avec l'empereur et la paix de la famille régnante. Il était le grand chef des Finances, comme de tous les départements de l'Administration. Il introduisait les ambassadeurs, déclarait la guerre, signait la paix. C'était l'âme de l'État.

*Les Ministres (Diwans).* — Chaque ministre était à la tête d'un département. Leur nombre et leur importance variait selon les empereurs ou même selon les caprices du Grand Vizir. Tantôt abolis, tantôt multipliés, ils dépendaient étroitement de l'empereur.

*Le Commandant en chef des forces impériales (Amcer-ul-Asakir).* — C'était, selon les empereurs,

une dignité permanente ou créée exceptionnellement à l'occasion d'une guerre ou d'une grande expédition. On sait qu'elle fut en particulier conférée à Khan-i-Khanan, ministre et tuteur d'Akbar.

*Le Trésorier payeur* (Bakhsi). Chargé militaire sous les ordres directs du Grand Vizir. Le Mir Bakshi avait parfois auprès de lui un corps d'officiers (Les Bakshis, membres du Mamsab).

*Le Grand Intendant* (Khan-i-Saman) gouvernait la maison de l'empereur. Il accompagnait le prince dans les expéditions et les voyages. Son influence était considérable. (Manucci, *Storia do Mongor*, II, p. 419).

*Le Grand Kazi* ou *Kazi-ul-Kuzat*. — Ses fonctions étaient dans l'ensemble, comparables à celles du Conseil privé du Prince. Tous les cas d'appel à la Cour impériale de Justice lui étaient soumis. Il était assisté d'un Mufti (docteur de la Loi) chargé d'interpréter et d'appliquer la Loi Mahométane.

*Le Diwan du Buyutat* contrôlait les biens des défunts et les héritages.

*Le Ministre des Legs*. — Les revenus de certains grands Etats y étaient réservés à l'entretien de temples Hindous et de Mosquées, selon un système de donations, dont il avait la gestion.

*Le Censeur des Mœurs* (Muhtasib). — Ce ministère, aussi vieux que l'Islam lui-même, existait dans tous les pays musulmans. Il remonte aux disciples du Prophète. Des inspecteurs des mœurs parcouraient les villes, et le cas échéant, formu-

laient des avertissements qui pouvaient être officiellement suivis de sanctions.

Voici, en résumé, la liste des ministres :

1. Le Grand Vizir.
2. Le Commandant en chef (sepahsalar-i-Azam).
3. Le Mir Bakshi (trésorier payeur).
4. Le Grand Kazi, chef de la justice.
5. Le Grand Sador, ministre du legs.
6. Le censeur des mœurs.
7. Le Ministre des Terres de la Couronne.
8. Le Grand Intendant de la Maison Impériale.
9. Le Ministre des Trésors de l'Etat (sous Shah-Jaham, on comptait 16 trésors publics ou privés).
10. L'Inspecteur général de la Police ou Kotival (sorte de ministre de l'Intérieur).
11. Le Ministre du Burjutal, assisté des contrôleurs des manufactures, et en rapport avec le Grand Intendant.
12. Le Ministre des Pensions (Diwani Tankha).
13. Le Ministre des Postes et de l'Irrigation (Daroga-Daka-Chuki).
14. Le Chef de l'Artillerie (Mir Attash).

Ces deux dernières fonctions, sans être des ministères, avaient la même importance. Les ministres avaient pour les affaires de leur département le privilège d'être admis par l'Empereur en audiences personnelles.

L'énumération précédente, peut-être incomplète, suffit à montrer ce que fut à son apogée le gouvernement de l'empire Mogol : gouvernement absolu,

mais qui garantissait à la fois la liberté des sujets et le développement de la civilisation et des beaux-arts. Ceux-ci étaient, en règle générale, cultivés et favorisés par les Empereurs eux-mêmes. C'est ainsi que Jahangir s'intéressa à l'architecture, Akbar protégea les musiciens et accueillit autour de lui une cour d'hommes cultivés, appelée le Moratan (les 9 joyaux).

#### 4) Relations politiques avec les Princes Hindous (1)

Il est difficile, en l'absence de documents suivis et longuement détaillés, de préciser année par année les rapports que les empereurs mogols entretenirent avec les princes hindous. Néanmoins, il est tout d'abord, hors de doute que tous, depuis le fondateur jusqu'à Shah Jahan, considérèrent cette collaboration comme essentielle et d'un intérêt capital. Aurung-Zeb interrompit la tradition, mais elle reprit après lui jusqu'à la chute de l'Empire Mogol aux Indes.

Les Empereurs furent, en général, bienveillants pour les princes Hindous. Akbar encouragea les alliances matrimoniales avec un tel succès que

---

(1) D'après les bases de la littérature Persane accessible, tels que *The Institute of Akbar*, Ahkami-Alamajiri, Faristah et de nombreux et importants documents. D'après les bases de la littérature Persane, il est clair que les Empereurs Mogols ont toujours tenté d'avoir les meilleures relations possibles avec les Princes hindous depuis qu'ils étaient le soutien principal de l'Inde et sans leur coopération, le régime Mogol aux Indes aurait été absolument impossible.

bientôt des princesses Hindoues épousèrent des empereurs.

Sous le règne des Mogols, lorsqu'un prince hindou recherchait l'alliance de l'Empereur et que celui-ci l'acceptait, les autres princes hindous jaloux de ce qu'ils considéraient comme un acte de favoritisme formaient des lignes et suscitaient des révoltes contre l'Empereur. Un pareil fait ne peut se produire sous le régime actuel, car, bien que les princes hindous jouissent d'une indépendance relative, ils sont néanmoins sous la surveillance de Résidents d'Etat et d'agents politiques Anglais qui sont en même temps leurs conseillers dans les questions épineuses. Il en résulte un immense bienfait pour la tranquillité du pays.

#### 7) Relations politiques avec les puissances étrangères.

Les Empereurs Mogols avaient à cœur de recevoir des ambassades de tous les pays du monde, non qu'ils y trouvassent à cette époque de lentes communications aucun avantage militaire ; mais ils répandaient par là, à travers l'Europe, le prestige de leur puissance et de leurs richesses. Cependant il ne faut pas exagérer le nombre de ces ambassades. Signalons seulement l'accueil bienveillant fait aux Pères Jésuites, qui purent exposer librement leurs idées religieuses, et l'ambassade que Jahangir, fils d'Akbar, reçut du roi d'Angleterre, Jacques I<sup>er</sup>, ambassade conduite par Mr Thomas et le capitaine Hawhins. Le Portugal, la

France imitèrent l'Angleterre. L'influence française fut remarquable, tant sur les princes hindous que sur l'Empereur. On connaît les négociations engagées entre le Sultan Tippu de Maïssore et Napoléon Bonaparte. Manucci, raconté l'ambassade d'un Pair Anglais auprès de l'Empereur, à l'époque de Cromwell. L'influence des Ambassadeurs pouvait être grande sur la personne même du monarque. Dans Irvine (étude sur les Derniers Mogols), nous lisons le récit d'une ambassade venue en 1722 de Hollande à Lahore où siégeait l'Empereur Bahadur Shah qui n'était plus que de nom, prince du pays. La réception n'en fut pas moins grandiose, et le succès de l'ambassade (il s'agissait de concessions pour l'établissement de factoreries à Surat) fut l'œuvre d'une Portugaise du Harem, Donna Juliana Dias de Costa. Sous les derniers empereurs, les ambassades n'eurent plus d'autres objets que d'obtenir des concessions commerciales.

Les ambassades orientales étaient différentes. Elles servaient à former le faisceau des pays mahométans. Les empereurs en envoyaient de l'Inde en Perse, et surtout auprès des Sultans de Turquie. Des relations existaient avec l'Arabie et l'Égypte. Mais c'est de la Perse que les Empereurs attendaient, le cas échéant, un secours militaire : Humayun, après sa défaite par Shirshah, alla chercher des troupes en Perse pour revenir conquérir l'Hindoustan. Akbar II, le fils rebelle d'Aurung-Zeb se réfugia à la cour Persane. D'un

autre côté, l'invasion de Nadir Shah, le Roi de Perse, en 1739, aurait pu être repoussée si l'Empereur avait été meilleur diplomate. En somme, l'alliance Persane seule offrait à l'Empereur des Indes des avantages pratiques.

### CHAPITRE III

#### **L'Administration Mogole.**

*Génèse de l'Administration Mogole.*— Dans notre étude présente, l'administration mogole de l'Inde est le point le plus important, car c'est à travers l'organisation administrative que la vie sociale et morale d'un peuple se comprend. L'état sauvegarde les intérêts du peuple, contribuant ainsi au développement de la société comme un tout ; d'autre part, la société reflète l'activité de l'Etat dans la collectivité où l'on retrouve l'administration. La meilleure forme d'administration pour n'importe quel pays serait celle qui résulterait d'une part de l'étude de la vie, des usages, des coutumes et de l'histoire et de l'autre, de cet élément de progrès qui va de pair avec l'évolution sociale et politique.

Or, c'est sur ce principe qu'est fondée l'administration mogole dans l'Inde. Les Mogols, étant des étrangers, auraient travaillé contre tous les principes administratifs, si de façon aveugle, ils

y avaient introduit toute l'organisation administrative qu'ils possédaient déjà. Mais il aurait été encore plus maladroit de laisser tel quel, dans son indépendance, le vieux système hindou immuable depuis des siècles. Un système qui subsiste ainsi sans accepter les tendances au progrès de l'esprit humain est appelé à rester stagnant et à mourir. C'était le cas du vieux système hindou, système qui selon l'opinion d'un philosophe éminent, était un nihilisme administratif et demandait une refonte complète.

Les Empereurs Mogols comprirent, dès la conquête de l'Inde, qu'ils ne pouvaient imposer à leurs sujets une administration entièrement neuve. D'autre part, il s'agissait de réformer l'organisation hindoue, qui progressivement avait conduit le pays à l'incapacité et à la stagnation.

Le système hindou, en effet, était resté immuable depuis des siècles ; et l'évolution sociale, lente, mais fatale, demandait une refonte administrative, une régénération. Ce fut l'œuvre des Empereurs Mogols.

Baber conquît l'Inde en 1526, et mourut en 1530. Il n'eut que le temps de consolider ses conquêtes. Son fils Humayun fut occupé à vaincre son rival, Sher Shah, gouverneur du Bengale. Il établit cependant les bases de l'organisation financière, bases qui ne sont pas encore détruites.

Puis vint Akbar, le plus grand des Mogols. Il régna 50 ans, assisté de lieutenants hindous ou Mahométans et du fidèle Todermal. Ce fut un

grand administrateur, que suivirent les plus grands de ses successeurs, comme Shah-Jahan et Aurung-Zeb qui introduisirent d'importantes réformes, spécialement dans le système fiscal.

Après Aurung-Zeb vint la désagrégation de l'Empire Mogol. L'administration se maintint identique, jusqu'à la domination anglaise. La Compagnie des Indes orientales ne changea rien. Cependant, la Charte des Libertés Hindoues, en 1858, amena de grandes transformations dans le sens démocratique ; les fonctionnaires gardèrent souvent les vieux noms — *Quanango* (inspecteur des propriétés rurales) ; *Tehsildar* (percepteur), etc. Ces fonctions se sont conservées aujourd'hui encore sous les mêmes noms, quoique naturellement elles aient subi avec le temps des altérations.

« Ainsi, dit Sidney Owen (dans la chute de l'Empire Mogol, p. 3), tandis que l'Empire s'enracinait au cœur des indigènes, sa puissance matérielle s'accroissait. Les impôts étaient légers et équitablement répartis. Le commerce extérieur était favorisé. »

La popularité de l'administration mogole était telle que tous les Princes Hindous la copiaient, fussent-ils vassaux de l'Empereur ou indépendants, « aussi fidèlement, écrit l'historien hindou contemporain Sarkar, que le système Britannique est copié par les princes de Gwalior, Indore, etc. » Même un champion de l'orthodoxie hindoue, comme Shivaji, commença par copier le système mo-

gol dans le Maharashtra ; ce n'est que plus tard qu'il remplaça, à sa cour, les titres Perses par les titres sanscrits ; mais la plupart des noms de fonctions subalternes ou de ministères, restèrent islamiques. Ainsi le système mogul s'étendit à cette époque sur toute l'Inde civilisée.

L'administration mogole avait subi dans sa formation la multiple influence de l'Arabie, de l'Egypte, de la Perse et de la Turquie. Le système hindou vint s'y ajouter, surtout en matière de finances et de justice où la considération des coutumes et des traditions nationales et locales est une nécessité.

*Les Gouverneurs de provinces. — La Centralisation. — Les Seigneurs féodaux.* — Les Gouverneurs de provinces étaient plus ou moins rois de leurs provinces. Leur indépendance et leur autorité dépendaient de leurs relations personnelles avec le monarque, malgré le décret impérial, ou Firman, qui, en les nommant, précisait leurs charges et leurs devoirs : devoirs de justice et de probité administrative avant tout. Voici ces devoirs de gouverneur (appelé Subadhâr ou Nazim), d'après les Institutions d'Akbar. (Sarkar, *L'Administration mogole*, p. 58).

1. Choisir un bon ministre, aux mérites reconnus ; un secrétaire fidèle (le munshi). S'assurer à la cour de l'Empereur, un représentant de confiance (wasilah) qui devait communiquer au gouverneur les ordres impériaux.

2. Au départ dans sa province, le gouverneur enrôlera le quart des troupes (Tabinan) que lui accorde le prince : de bons soldats, choisis dans les familles les meilleures.

3. Châtier toute révolte contre l'impôt ou contre la loi, et le cas échéant, faire un exemple, pour assurer la paix de la province.

4. Encourager l'agriculture. Se garder de pressurer les paysans. Se souvenir qu'ils sont la seule source permanente de revenus. Se concilier par des présents les gros cultivateurs (les Zamindars). Il est plus avantageux de les tenir en main pacifiquement que d'user contre eux de la force armée.

5. Aimer les pauvres. Quant aux Derviches (pauvres qui ne demandent pas l'aumône), veiller à leur subsistance, les secourir au moyen de dons en nature et en espèces.

Tels étaient les devoirs officiels des gouverneurs. En fait, ils étaient beaucoup plus étendus. Dans leur exercice, le gouverneur avait toute indépendance, et ne rencontrait d'autre contrôle ni d'autre frein dans l'exercice de ses pouvoirs que la volonté impériale.

Le Gouverneur avait auprès de lui un corps de fonctionnaires, semblable au cabinet ministériel, décrit plus haut. Diwan (ministre de la province), Bakshi (trésorier payeur), Kazi et Mufti pour l'interprétation de la loi civile et religieuse ; Munsif (secrétaire, Kotwal (ministre de l'Intérieur), Muhtasib (censeur des mœurs), etc...

Outre les officiers ordinaires, le gouverneur

nommait un corps de fonctionnaires pour les Bilas (districts fiscaux de la province), le Fugdar était à leur tête.

Le nombre de provinces et leurs limites administratives, était difficile à établir ; car elles ne répondaient nullement aux limites géographiques, elles étaient le simple résultat de la conquête, et de l'effort fait pour sauvegarder ces conquêtes. A l'époque d'Akbar, on comptait 12 provinces ; plus tard, avec les conquêtes nouvelles, elles atteignirent le nombre de 24 sous Aurung-Zeb.

Voici la liste des provinces avec leurs capitales.

1. Oudh et Allahabab, capitale Parag (aujourd'hui Allahabad).
2. Agra (auparavant Biana), capitale Agra.
3. Khandes (aujourd'hui une partie du Dekkan ou Inde du Sud), capitale Burhanpore.
4. Malwa (auj. l'Inde Centrale), capitale Mandu.
5. Gujarat, capitale Ahmadabad.
6. Delhi, capitale Delhi.
7. Lahore, capitale Lahore.
8. Multan (Inde du Nord), capitale Multan.
9. Kashmir, capitale Kashmir.
10. Kabul (auj. capitale de l'état mahométan indépendant, appelé Afghanistan), capitale Kabul.
11. Ajmir, capitale Ajmir.
12. Behar.
13. Orissa.
14. Bengale.
15. Khandes.

16. Berar.
17. Aurungabad. Inde de l'Est.
18. Bijapour.
19. Haidrabad.
20. Bidar.

Les quatre dernières provinces furent des conquêtes d'Aurung-Zeb.

Il est à remarquer que ces provinces s'étendaient à travers toute l'Inde et parfois au milieu de territoires ennemis. C'est ce qui explique à la fois la responsabilité énorme de certains gouverneurs, et l'initiative qui leur était laissée, en cas de difficultés locales. D'autre part, l'administration financière était aussi laissée aux soins du gouverneur, qui recevait seulement des indications générales de l'Empereur sur l'utilisation des revenus. Dans les circonstances critiques, le gouvernement central pouvait faire appel aux revenus de telle ou telle province, ou inversement la province recevait des subsides en hommes et en argent. D'ailleurs, l'armée de la province était payée par le gouverneur et dépendait directement de lui. Elle lui obéissait directement, il n'y avait pas de lien absolu entre l'Empereur et l'armée provinciale, quoique cette armée eût pour objet la défense de l'empire.

Enfin, le gouverneur avait autour de lui une sorte de cour, semblable à la cour impériale et formée des nobles de la province. Cette cour était, elle aussi, très souvent littéraire et artistique. Ces considérations suffirent à montrer l'import-

tance des gouverneurs de province, leur pouvoir immense, et le soin que devait apporter l'empereur dans leur choix. Citons seulement le gouverneur du Deccan, Asif Jah Nizanul mulk, dont la gloire a brillé à l'époque de la décadence mogole.

## CHAPITRE IV

### Organisation Economique.

#### Commerce et Industrie.

**Commerce.** — *Commerce intérieur.* — Nous ne pouvons, sur le commerce et l'industrie de l'empire Mogol, avoir des renseignements d'une absolue précision. Cependant, il convient tout d'abord de considérer que la difficulté des communications à cette époque empêchait dans l'Inde de créer une organisation commerciale proprement moderne. D'autre part, le régime mogol étant, plus ou moins, une régence militaire, consacrait la majeure partie de ses efforts au maintien de la paix et à la prospérité générale du pays, sans s'appliquer spécialement à favoriser la production en masse des matières premières. Celles-ci étaient en général bien suffisantes pour la population et il est de fait que le peuple hindou est peu porté à exercer son activité agricole ou commerciale en dehors de ses besoins immédiats. Le développe-

ment actuel du commerce et de l'industrie de l'Inde est l'œuvre des Anglais. Avant eux, l'exportation des matières premières était des plus faibles, l'utilisation en était toute locale : il en résultait en certaines années une surproduction qui abaissait les prix des denrées à des prix minimes, spécialement pour les objets de consommation. Ainsi, à l'époque d'Akbar, le blé descendit au taux de 1 roupie, les 40 scers, soit environ 10 francs les 90 livres. Cette abondance se renouvelait très souvent. A la fin du siècle dernier — donnons ce terme de comparaison — le blé valait 1 roupie les 20 scers. Cette richesse ne pouvait qu'encourager les Hindous dans leur indolence naturelle, et aboutir parfois au gaspillage.

Sous le régime mogol, malgré les difficultés politiques, le commerce intérieur se développa beaucoup : Après ce qu'on pouvait appeler le Grand Mouvement Hindou de l'Inde, il y avait eu une<sup>1</sup> décadence, qui dura environ 200 ans, jusqu'à l'invasion musulmane. Pendant cette période troublée, le commerce hindou s'appauvrit totalement, au cours des révolutions politiques. Quand les Mogols, plus tard, arrivèrent dans l'Inde, ils s'attachèrent à rétablir la sécurité à travers le pays. Ils refirent les routes, en construisirent de nouvelles, et parallèlement développèrent le commerce intérieur. Les moyens de transport étaient d'ailleurs des plus simples : des bœufs, des buffles, des chameaux, (que continuent à utiliser les caravanes de l'Inde du Nord et de l'Afghanistan).

Ces animaux étaient sous la garde d'organisateurs des transports appelés Banjaras ; cette organisation existe encore dans les régions de l'Inde éloignées des voies ferrées. Dans les montagnes, on utilisait des mules ou de petits chevaux, parfois le gros bétail, comme on le fait encore aujourd'hui dans les provinces du Népal et de Bhutan. Les éléphants étaient spécialement employés en Birmanie, comme de nos jours. En dehors des transports, ils servent à divers travaux pénibles où ils remplacent l'homme.

Les marchands, en ces temps-là, couraient de grands risques. Leurs caravanes étaient gardées par des hommes armés. Malgré la protection de l'Empereur, la sécurité n'était que relative et dépendait surtout des gouverneurs de provinces et de leurs subordonnés. Il y avait bien, sur les routes des caravanes, des postes de police, et dirions-nous, de gendarmerie, mais ils n'étaient pas toujours suffisants.

*Commerce extérieur.* — Durant la grande période Hindoue, le commerce était florissant entre l'Inde et les pays occidentaux, jusqu'à la Méditerranée, surtout avec Babylone et la Mésopotamie (ainsi que le montrent D. Sayce, B. Shiva dans son « *Problème de l'Inde* », et Annie Besant, dans « *L'Inde, nation* », p. 5). Mais toutes les relations internationales furent interrompues dans les deux siècles de troubles qui suivirent et ne reprirent qu'avec les empereurs Mogols. Il est évident que durant le gouvernement musulman des Indes,

comme aujourd'hui, les pèlerins se rendant à la Mecque, favorisaient les rapports commerciaux avec l'Arabie et la Mésopotamie. Le commerce avec la Perse et l'Afghanistan se développa sous les Mogols. Une route pour les caravanes permettait d'introduire dans l'Inde du nord les tapis, les fruits, tous les produits de la Perse. Quant à la Chine, elle était depuis longtemps en relation avec l'Inde, vers 700 avant J.-C. Mégasthenes visitait déjà l'Inde. Sous les Empereurs Mogols, le commerce de la soie était prospère. En revanche, le trafic avec les nations européennes semble bien avoir été nul avant les Mogols, et ce n'est que par exception, qu'on signale le voyage dans l'Inde, en 803 après J.-C. de Sighelmas, évêque de Sherbone, envoyé par le roi Alfred (879-901 après J.-C.) qui en rapporta pour l'émerveillement de la cour anglaise des pierres précieuses et des épices.

Avec les Empereurs Mogols, avec Jahangir, les Anglais obtenaient l'autorisation, en 1613, d'établir des manufactures à Surat, Cambay, Goa, Ahmahabad. En 1615, Sir Thomas Roe, ambassadeur de Jacques 1<sup>er</sup> arrivait aux Indes. Et, peu à peu, toutes les nations européennes pénétraient aux Indes pour des entreprises commerciales. On importait d'Europe les vins, les objets de luxe, plus tard des armes ; l'Inde exportait les épices, l'encens, les objets d'or et d'argent, l'ivoire, la soie, la mousseline, les châles, les pierres précieuses. L'exportation très considérable, dépassait tou-

jours l'importation. Mais l'exportation des matières premières étant à peu près impossible, le trafic avec l'Europe ne s'établit jamais sur les larges bases qu'on pouvait espérer.

## 2) Industries de l'Etat.

### Leur organisation et production.

*Industrie.* — Le gouvernement Mogol, comme tous ceux de son époque, dut s'intéresser directement à la production de tout ce qui était nécessaire à l'Etat et au peuple. Les Empereurs Mogols, en général très zélés, organisèrent l'industrie, sous la forme d'une industrie d'Etat, qui vivait à côté de l'industrie privée. Ainsi, le régime mogol introduisit ou développa toutes les industries de luxe : châles, broderies, travail de l'or et de l'argent, parfums. La cour, les fonctionnaires étaient fournis par l'Etat de mille articles : 20.000 khilats ou robes d'honneur étaient distribuées chaque année ; 5.000 jeunes filles orphelines étaient mariées aux frais de l'Empereur et pourvues d'un riche trousseau ; tout cela sortait des manufactures de l'Etat ou *Karkhanas* : Les unes étaient des ateliers, les autres de vastes entrepôts. Le développement de ces industries fit naître des villes. Dès la fin du 14<sup>e</sup> siècle, on comptait 36 karkhanas où l'on dépensait annuellement plus de 50 millions de roupies (à cette époque une roupie valait 25 fois sa valeur actuelle). Aff's Tarikh-i-Firuz Shahi,

pp. 334-340 et Elliot, III, p. 578, nous renseignent sur leur organisation. Sous Akbar, de plus, se développe grandement l'organisation d'ateliers impériaux qui, écrit Abul Fazl, forment une véritable petite cité dans le Palais. Bernier, qui les vit 60 ans plus tard, les énumère. De même Sorkar, dans son *Administration Mogole*, p. 190, en donne la liste suivante qu'il emprunte à l'histoire d'Aurung-Zeb :

*Liste des Manufactures d'Etat.*

Pour :

1. Travail de l'ivoire (Dandenipil).
2. Travail de l'or.
3. Travail de l'argent.
4. Tapis.
5. Harnais.
6. Selles et brides.
7. Marqueterie.
8. Travail du cuivre.
9. Broderies\* d'or.
10. Parfumerie.
11. Peinture.
12. Produits médicaux.
13. Châles.
14. Tissage d'écharpes.
15. Rubans de soie.
16. Vêtements.
17. Tentés.

Étaient entretenus par l'Etat :

1. Les écuries de chevaux.
2. Les écuries d'éléphants.
3. Étables à vaches.
4. Étables à chameaux.
5. Écuries de mules.
6. Parcs aux cerfs.
7. Ménageries.
8. Léopards de chasse.
9. Faucons.

Étaient déposées dans des salles et des entrepôts de l'Etat :

1. Les insignes impériaux.
2. Les armes de l'Empereur.
3. Ses trônes.
4. Ses carrosses.
5. Ses litières.
6. Les torches.
7. Les candélabres.
8. Les bibliothèques.
9. La porcelaine.

Les vêtements d'honneur, annuellement distribués : 200.000 trousseaux composés chacun de 7 ou 8 vêtements.

Bureaux des dépôts impériaux :  
Département de l'orchestre impérial.  
de l'artillerie.  
des bâtiments.  
des annales.  
de la chapelle impériale.

des legs à l'Etat.  
des achats.  
des aumônes.  
des salaires et des traitements.

*Organisation du service personnel de l'Empereur :*

1. Services des cuisines.
2. Boissons.
3. Fruits.
4. Miel.
5. Greniers.
6. Ornaments.
7. Représentations théâtrales.
8. Oiseaux chanteurs.

Les Karkhanas recevaient des subsides de l'Etat. L'Empereur prit pour habitude d'y employer les chômeurs. Le géographe arabe Dimishque raconte qu'il y a plus de 400 tisserands impériaux, et les robes qu'ils font sont distribuées parmi les courtisans ou dans les monastères musulmans, et 500 ouvriers d'étoffes brochées qu'il fait distribuer à ses femmes ou aux femmes de ses courtisans. (Voir Sorka, p. 107, ainsi que Elliot, III, p. 50).

*Organisation des manufactures impériales. —*

A la tête, était une sorte de ministre de l'industrie ou Mutasarrif. Chaque manufacture était dirigée par un Darogah, qui avait sous ses ordres le personnel. Le Directeur faisait ou faisait faire des inspections ; il recevait de l'Empereur les ordres ou les commandes à exécuter.

Tels étaient les efforts des princes mogols pour développer l'industrie hindoue. Mais ils se heurtaient à l'indifférence du peuple hindou pour qui l'admiration d'objets précieux sortis de ces ateliers n'était pas toujours un stimulant : le système des castes d'autre part, créant une sorte d'hérédité ouvrière, et en même temps certaines traditions étroites empêchaient le développement d'industries dont les ateliers impériaux fournissaient les modèles.

## CHAPITRE V

### Finances et revenus.

*Le Régime fiscal.* — Il est, nous l'avons vu, une combinaison des systèmes hindou et musulman. Les Mogols, étant de religion musulmane, conservèrent des institutions musulmanes tout ce qui leur sembla utile.

A la veille de l'entrée de Baber dans l'Inde (1526), le régime fiscal du pays était sans unité, variant de province à province, de district à district.

Shere Shah, le premier, dès 1539, le régularisa.

Il convoqua (explique Keene : « *Les Turcs dans l'Inde*, p. 38), les percepteurs locaux, les gros propriétaires fonciers, et décida de proportionner les impôts à l'étendue des domaines (impôts paya-

bles à volonté en espèces ou en nature) ; il fit connaître son intention de les percevoir avec équité et rigueur. Il divisa le pays en 116.000 circonscriptions fiscales. Chacune était administrée par 5 fonctionnaires, dont 1 Hindou et un expert. L'impôt était annuel, d'après l'étendue de terrain cultivé et la nature des produits.

Akbar, et son ministre Todermal organisèrent un système d'impôts décennaux. Ses réformes durèrent jusque vers la fin de l'empire mogol où elles furent modifiées.

Selon la coutume musulmane, Akbar fit percevoir les impôts au moment de la récolte, dont il prenait le tiers ou au moins le quart.

Le revenu des terres fut variable. Il atteignit 32 millions de livres, soit près de 4 milliards de francs (au taux actuel). Sous Aurung-Zeb, il fut de 317.935.050 roupies (soit à peu près la même somme). (Voir Keene, p. 24). Silkar donne dans son étude (pp. 90-91) les 6 classes d'impôts.

1. Impôts locaux sur la production et droits d'octroi.
2. Impôts sur la vente des immeubles.
3. Redevances exigées personnellement par les collecteurs d'impôts et les percepteurs.
4. Impôts sur l'exercice de certains métiers.
5. Contributions extraordinaires.
6. Impôts et taxes réservés aux Hindous. Akbar abolit certaines servitudes. Jahongir abolit les redevances exigées par ses représentants. Aurung-Zeb enfin abolit un grand nombre

de taxes concernant plusieurs produits d'alimentation :

Le tabac,

La vente des immeubles et les hypothèques.

Il supprima aussi :

Les commissions des percepteurs,

L'entretien des patrouilles de police sur les routes,

Les pâturages,

Les taxes non autorisées par la loi,

Des fonctions, entre autres celle des postillons impériaux.

Les taxes sur les Hindous (comme la taxe sur les bains dans le Gange ou le transfert des ossements des parents.)

Des études nombreuses ont été consacrées à l'administration financière des empereurs mogols : Ain-i-Akbari (*les Institutions d'Akbar*) ; Badshah Namah (*l'Histoire des Princes*) ; Ahkamati Alam Giri (*les Ordres de l'Empereur Aurung-Zeb*). Les empereurs n'ont jamais négligé de veiller à la fois à l'honnêteté des percepteurs et à la régularité des opérations fiscales.

En cas de disette ou de sécheresse, des avances étaient faites aux propriétaires fonciers, avec toutes facilités pour le remboursement, exempt d'intérêts et qui n'était pas toujours exécuté.

En dehors de ces taxes, qui concernent surtout les terres et leurs produits, nous devons citer : La Jazia, taxe militaire sur ceux qui refusaient de défendre l'État en cas de besoin, malgré la protection apportée à leurs biens. Les impôts

de ce genre, interdits par les empereurs comme illégaux, étaient souvent l'œuvre des fonctionnaires provinciaux. Akbar, Aurung-Zeb, etc., en abolissaient fréquemment. (Voir Thomas : *Revenus de l'Empire Mogol*) et Mirat-i-Ahmadi, pages 303-304.

*Perception des Impôts.* — Outre le Ministre des finances (Nazim), il y avait des fonctionnaires chargés du recouvrement des impôts par régions. En outre, le Kalort les centralisait ; l'Asmir qui veillait à leur répartition dans les provinces, le Quanungo, qui était une sorte d'expert de chaque province ; enfin, le putwari, ou percepteur de chaque village. Beaucoup de ces fonctionnaires, sous d'autres noms, existent encore dans l'Inde.

Voici les revenus à différentes époques (d'après Keene : *The Turks in India*, p. 250).

Sous Akbar, 10 millions de livres sterling.

Sous Jahangir, 12 millions de livres sterling.

Sous Chah Djihan, 22 millions de livres sterling.

Sous Aurung-Zeb, 34 millions de livres sterling.

## CHAPITRE VI

### Lois et Justice.

Selon la tradition des princes musulmans, le premier devoir est de veiller à faire rendre la justice parfaitement. Ils suivaient l'exemple de leur pro-

phète, et des premiers Kalifes, qui s'en acquittaient personnellement. La justice des Mogols, dans l'Inde, se fonda donc sur le Coran, aussi bien pour les Hindous que pour les Musulmans ; mais la loi Hindoue était aussi consultée bien qu'il n'y eût à ce sujet aucune règle définie, et que cela dépendît du tempérament des Empereurs. Un Akbar, peu orthodoxe, usait largement des coutumes hindoues. Un mahométan strict comme Aurung-Zeb s'en tenait aux règles du Coran ; mais ceci surtout quand il s'agissait de deux Mahométans, ou si l'une des parties était mahométane.

Quand les deux parties étaient hindoues, il en référéait aux cours de justice hindoues : celles-ci existaient tant dans le nord que dans le sud de l'Inde. Cependant, un écrivain hindou de nos jours ne les admet que dans le Deccan du sud : Sarkar écrit en effet dans son « *Administration mogole* », p. 110 : « Dans les vieux mémoires Marathi, nous trouvons mille renseignements sur les cours des castes Hindoues, et les administrations qui rendaient la justice selon la loi commune. Mais ils ne portent que sur le Deccan, où la société était autrement organisée que dans l'Inde du nord. Quelques jugements sanscrits ont été conservés, nous donnant un aperçu des cours Brahmanes signalées par Akbar, auxquels se conformèrent Manou et d'autres législateurs du Code du peuple, comme on appelait l'ensemble des Règles légales et des pieuses injonctions

adressés aux plaideurs Hindous à la fin de la période mogole. » Quelques-uns des procès hindous sont jugés par les cours de castes ou Panchayats.

S'il est donc vrai que ces cours hindoues existaient dans le Deccan, il semble inconcevable qu'elles eussent été inconnues dans le nord de l'Inde qui était la partie la plus civilisée, le Deccan n'étant qu'une conquête mahométane, et jusque-là ignoré des Hindous ; ce qu'on en savait à cette époque était légendaire et le peuple y était primitif.

La grande difficulté dans l'organisation des cours hindoues était la loi hindoue elle-même. Il n'y a proprement pas de code hindou, applicable à tous les Hindous, comme il y a un code musulman. Il y a tant de différence entre les castes et les régions qu'il ne saurait y avoir d'unité dans l'interprétation ; de plus, les matériaux sont insuffisants pour établir une base légale générale.

Il est certain qu'il n'existe pas sous les Mogols une organisation hiérarchique, de cours de justice comme aujourd'hui, mais il faut affirmer qu'il n'y avait peut-être pas de pays possédant alors un système judiciaire égal à celui de l'Inde. Si nous faisons cette comparaison avec la justice européenne à cette époque-là (la comparaison avec les temps modernes ne prouve rien), il est indéniable que l'Inde est le plus souvent en avance sur les autres Etats. Ajoutons qu'en somme la justice était rendue de façon très satisfaisante. L'avantage

du système était qu'elle était rendue au peuple directement sans les frais de justice ou les délais innombrables qui caractérisent les systèmes modernes : la justice était expéditive et peu coûteuse. Les Empereurs considérant que c'était leur premier devoir, veillaient à sa bonne exécution, en dépit des *tentations de corruption* : car toute affaire judiciaire pouvait être soumise à l'Empereur en personne. C'est pourquoi, dit l'histoire, l'Empereur Jahangir avait fait tendre une chaîne d'or de sa chambre à la porte du palais, et n'importe qui, avait le droit d'ôter la chaîne ; aussitôt l'Empereur recevait le plaideur. Un jour, un âne vint, et se frotte le dos à la chaîne. L'Empereur entendit, vint et trouva l'âne : l'enquête decouvrit que l'âge était maltraité par son maître.

*Cours de Justice.* — La Cour de l'Empereur était la Cour d'Appel. Au-dessus, étaient les cours du Kazi et du Sadar.

Le *Kazi* (principal de l'Empire) s'appelait Kazi ul-Kuzat ou grand maître de la Justice. Il habitait la capitale. Il avait sous ses ordres d'autres kazis dans la capitale comme dans les provinces. Mais ceux-ci n'avaient point de cours de justice ni de cours d'appel provinciales. Un Kazi était aussi envoyé dans toutes les résidences d'un Fudjar ou petit gouverneur de province. Quelques villes ou villages n'en avaient point et s'en rapportaient au Kazi de la juridiction voisine. Le Grand Kazi avait diverses fonctions ; outre les fonctions judiciaires, la principale était la désignation des Kazis

dans les provinces. Tous les Kazis, y compris le Grand Kazi, étaient assistés par un juriste expert, dans la loi d'Islam, et nommé Mufti. Les Muftis étaient des conseillers des Kazis, dans l'administration de la justice.

L'autre grand fonctionnaire de justice était le *Sadrial* ou *Sudrussudur* ou *Sadrikul* ; il était à la tête des affaires civiles, et comme le Kazi, il était aussi chargé des dons impériaux, et d'œuvres philanthropiques. En outre, il déléguait lui aussi des fonctionnaires dans les provinces.

Pour terminer ce chapitre, citons la page caractéristique de Sidney J. Owen, dans « *La chute de l'Empire Mogol* » : « Le système judiciaire, bien que nous dussions le considérer comme un peu fruste et capricieux, et parfois sujet à la corruption, n'était cependant pas sujet comme le nôtre à des lenteurs fastidieuses, qui souvent arrêtent et parfois faussent la marche de la justice. Et le droit d'appel des tribunaux inférieurs au tribunal impérial, malgré le danger des prétextes futiles, fut bien souvent un remède infailible contre l'injustice. »

## CHAPITRE VII

### Education sous les Mogols.

Le système d'éducation adopté dans l'Inde était le résultat des conditions locales plutôt qu'un système d'éducation musulmane, et il serait déloyal

de le considérer comme tel. Les Musulmans avaient un système complet d'éducation et pour le trouver nous devons nous référer au système d'éducation chez les Musulmans hors de l'Inde.

A cette époque et antérieurement, les Musulmans étaient maître en Afrique, en Espagne, en Egypte et plus tard en Turquie ainsi qu'en Perse, qui étaient les grandes monarchies musulmanes. Pratiquement dans tous les pays musulmans, le système d'éducation était plus ou moins le même et par conséquent nous nous référons seulement à l'Espagne d'où des conclusions exactes pourront être tirées par rapport aux autres contrées musulmanes.

En ce qui concerne l'éducation en Espagne, le Right Hon, Amer Ali dit dans son livre : *The Sarrasins* (appendice, p. 627) : « Il y avait deux sortes d'institutions d'éducation chez les Espagnols Sarrasins. L'une se composait d'écoles primaires où les enfants, principalement ceux des basses classes, étaient instruits dans les éléments de lecture, écriture et religion, cependant que dans les Académies, les autres branches élevées de l'étude étaient enseignées.

Les académies des Sarrasins étaient, à cette époque, les autels sur lesquels les nations de l'Ouest rallumaient le flambeau de la science et de la philosophie.

Il vint de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, une foule de chercheurs en vue de se perfectionner dans leurs études, dans les collè-

ges de Cordoue, Séville, Tolède, et Malaga. C'est là que vinrent Abelard Mortley, le fameux moine de Bath et le célèbre Michaël Scott. »

Le royaume de Grenade seul contenait 70 bibliothèques publiques, 17 collèges et 200 écoles d'éducation primaire. Tel était l'état de l'Espagne sous les Sarrasins et il y avait de plus dans le grand Hall du Caire un grand centre d'éducation connu dans le monde entier où les peuples arrivèrent de différents pays.

De même étaient Bagdad en Mésopotamie et Nishapore en Perse. Le système d'éducation dans l'Inde sous les Mogols était ainsi clairement un reflet du vieux système d'éducation Hindoue qui prévalait dans l'Inde depuis un temps immémorial. Les Mogols l'adoptèrent après une étude approfondie de ses conditions et malheureusement, ils n'employèrent pas leur propre initiative à le rendre meilleur.

Peut-être pourrait-on prouver qu'ils ne pouvaient pas le faire à cause de la curieuse condition sociale du peuple, car il était tout à fait impossible pour tous les Hindous de fréquenter une même institution à cause de leur système de castes. De plus, parmi les Hindous et plus particulièrement chez les Hindous pendant la domination Mogole dans l'Inde, toute tentative qui aurait été entreprise pour faire une réforme, aurait été une cause suffisante de guerre.

Le système ordinaire d'éducation reposait sur les dons en argent faits à des particuliers, à des

mosquées et à d'autres institutions charitables similaires, sur lesquelles l'État n'avait aucun contrôle direct et ainsi la direction de ces institutions était entièrement aux mains de personnes qui n'avaient de compte à rendre à qui que ce soit.

Sous le couvert de la charité nationale, cet état de choses engendra naturellement la corruption et le gaspillage, excès dont l'Inde souffre encore aujourd'hui.

Il y avait généralement dans les mosquées des salles de lecture appelées Maktab, où allaient les jeunes gens pour leur éducation primaire qui consistait en l'étude assez superficielle du Coran que parfois ils apprenaient par cœur, de la lecture et de l'écriture.

Après un certain âge, quand ce qui était appelé l'instruction élémentaire était terminé, les jeunes garçons prenaient auprès de professeurs particuliers des leçons d'Arabe et de Persan. Beaucoup de monastères et de résidences furent subventionnés par l'État et le public, en vue de l'entretien des élèves des classes supérieures. Très souvent ils vivaient entièrement de la charité privée.

Parmi les Mahométans, il y avait aussi un grand nombre d'élèves qui allaient de pays en pays à la recherche d'idées nouvelles, recevant ainsi l'instruction des Écoles ayant une renommée mondiale. Par exemple, un élève Persan se rendait dans l'Afghanistan, l'Inde, l'Arabie, l'Afrique ou l'Espagne.

L'instruction, chez les Hindous, était donnée soit dans les monastères où ils vivaient comme

Brahmacharies ou comme séculiers, soit dans les Temples, soit encore par des professeurs particuliers : les pandits.

L'éducation religieuse était exclusivement confiée aux brahmanes et le reste du peuple eut une instruction élémentaire à l'exception des plus basses classes qui étaient privées d'instruction.

Il semble que cette sorte d'éducation qui existait aux Indes sous les Mogols était entièrement Hindoue à son origine. Chez les Musulmans il n'exista jamais un système monastique comme celui qui prévalut en Europe au Moyen Age, ou chez les Hindous, de temps immémoriaux.

Ainsi, le système d'éducation qui existait sous les Mogols était basé principalement sur le système éducatif religieux.

Les Mogols n'appliquèrent jamais dans ce pays de système d'éducation très semblable au système moderne que les Sarrasins de la Méditerranée au summum de leur puissance établirent dans leurs écoles.

## CHAPITRE VIII

### 1) Voies de communication. — Irrigation. — Système Postal. - Communications.

Avant l'arrivée des Musulmans dans l'Inde, les voies de communications étaient insuffisantes même pour la vie courante. Sous Asoka et Chandra Gupta, les conditions s'améliorèrent fortement ;

comme l'histoire le prouve. Mais, plus tard, dans la longue inactivité qui suivit, on négligea ces nécessités matérielles, et les communications devinrent, jusqu'à l'arrivée des Mogols, à peu près impossibles, l'Inde ayant perdu dans cette décadence toute unité et toute vie nationale ; elle était morcelée en principautés indépendantes. Les pluies et le brigandage interdisaient toutes communications. Le Nord et le Sud de l'Inde étaient d'autant plus séparés que la géographie hindoue, était rudimentaire. Le Deccan fut traversé pour la première fois par Alla Uddin et son lieutenant, au 12<sup>e</sup> siècle, en vue de la conquête. Enfin, ce fut Aurung-Zeb, qui le premier le rattacha politiquement et géographiquement au reste de l'Inde.

Baber, à son entrée dans l'Inde, en 1526, fut surpris de sa civilisation primitive ; son fils, Humayun, n'eut guère les loisirs de réaliser l'unité géographique du pays. Mais Sher Shah qui régna de 1540 à 1549 fut un grand constructeur de routes. Il refit celle de Kaboul, capitale de l'Afghanistan, à Peshawar, de Peshawar à Lahore et de Lahore à Delhi, soit plus d'un millier de « milles » avec tout un réseau de routes transversales. Il multiplia les relais et les voies de communication. (Voir Keene : *Les Turcs dans l'Inde*, p. 42), il fit une chaussée depuis la baie de Bengale jusqu'à la ville de Shabsarem, dans le Behar. Tous les quatre milles, il construisit des caravansérails, offrant aux voyageurs leurs salles de repos, leurs puits et leurs fruits.

Une autre route allait d'Agra à Burhanpore, dans le Deccan, une autre d'Agra, à travers le Rajpoutana, une autre de Lahore à Multan. Des relais de poste s'y succédaient. Il est évident que ce réseau de routes dans le nord de l'Inde était organisé dès l'époque de Sher Shah. Bernier et d'autres voyageurs reconnaissent que ces routes étaient en meilleur état que celles de France ou d'Angleterre à la même époque.

*Akbar*, développant ses conquêtes dans les quinze premières années de son règne, multiplia et élargit les voies de communication. Ses successeurs l'imitèrent. *Shah Jahan*, dont le règne fut l'âge d'or de l'Empire Mogol, réalisa parfaitement la sécurité des voyageurs (Tavernier s'en porte garant) et multiplia lui aussi les facilités d'interpénétration de province à province. Keene dit : « *Les Turcs dans l'Inde*, p. -142 », qu'il n'y eut pas sous son règne l'occasion de mettre à mort un brigand.

Aurang-Zeb eut l'éclatant mérite, en conquérant la région rocheuse et montagneuse du Deccan, de la civiliser par de larges routes, et de la relier au reste du pays. En outre, il resserra le réseau dans l'Inde du Nord, mettant Delhi en communication directe avec Aurungabad, Peshawar, Kabul, Murshadabad dans le Bengale et le Gujarat.

*Irrigation.* — Les Empereurs Mogols bâtirent aussi nombre de ponts sur les rivières ; mais surtout développèrent énormément le système d'irrigation par canaux. Ce fut surtout l'œuvre de

Shah-Jahan : Par ses canaux de la Jumna, et dans tout le pays, depuis l'Himalaya jusqu'à Lahore et Hirsar d'un côté, le milieu du Duab de l'autre, il créa la fertilité, combattit la sécheresse et la famine. Ce prince, ne faisait là que poursuivre l'œuvre d'Akbar, mais il l'élargit ; utilisant l'eau de la Jumna dans les provinces d'Agra et d'Oudh, de l'Indus dans le Pendjab. L'eau potable fut distribuée dans les rues de Dehli. Un système persan de puits à roues servit à irriguer les champs, des puits furent creusés par des procédés conservés jusqu'à nos jours.

*Système Postal.* — Un système postal unique s'imposait dans ce vaste empire. S'il est vrai que le système postal actuel est de beaucoup supérieur à celui des Mogols, il reste que celui-ci, à son époque était le meilleur possible et rendit les plus grands services. Il y avait des levées à jours fixes (contrariées parfois ou retardées par le brigandage). Des coureurs distribuaient le courrier de village en village ou dans les petites villes ; pour les grandes distances on utilisait le chameau. Pour la poste impériale, la transmission du courrier se faisait par relais ; les postes de relais, où attendaient les chameaux ou chevaux, étaient occupés par des soldats. Le service impérial des postes fonctionnait avec régularité et en toute sécurité. Un système postal régulier reliait les provinces au quartier général de l'empereur. Il y avait un département des Postes, dans la capitale aussi bien que dans les provinces. Les grandes villes

avaient leur bureau de poste et leurs boîtes aux lettres. Un contrôleur des postes s'occupait de chaque province, mais il n'y avait pas en fait un contrôle impérial suffisant, si bien qu'en définitive, le vol et la corruption se glissaient parfois dans l'organisation postale.

## 2) Le Service de renseignements.

Il est étonnant de voir comment le service de renseignements secrets atteignit une grande perfection, aux Indes sous les Mogols.

Malgré le défaut des communications modernes, de grands efforts furent faits pour établir des services réguliers entre la capitale et les quartiers généraux de province. Les nouvelles étaient envoyées promptement à l'Empereur de différents endroits, hebdomadairement et mensuellement.

Il y avait quatre sources différentes de renseignements organisées par l'Etat.

1<sup>o</sup> Un rapporteur ou greffier dans chaque province, nommé Wakianavis. Il y en avait dans toutes les villes et à chaque endroit d'où il était nécessaire pour l'Etat d'avoir des renseignements.

2<sup>o</sup> Sawanih-Nigar, le rapporteur le plus important puisqu'il était employé dans les grandes villes de province pour donner les renseignements strictement confidentiels sur les affaires qui étaient confiées à ses soins.

3<sup>o</sup> Khufia-navises, l'écrivain secret qui rapportait les affaires importantes ayant trait aux

activités du gouverneur du Subah ou province et des autres fonctionnaires élevés, rattachés au service provincial.

4<sup>o</sup> Enfin, la dernière source importante de renseignements était Harkarah, ou à proprement parler un espion au service de l'Etat. Ses fonctions se bornaient à informer les autorités directement intéressées aussitôt qu'un fait important arrivait. Généralement ces hommes étaient des coureurs habiles qui ne perdaient pas de temps en flânant. Dès que les renseignements étaient avérés, ils couraient jusqu'à destination et donnaient ces renseignements de vive-voix. Ces Harkarahs ou coureurs étaient installés dans les provinces et étaient la source d'informations des gouverneurs provinciaux et leurs agents étaient dispersés dans les villes et ailleurs. Harkarahs étaient aussi chargés des importantes missives envoyées à l'Empereur par les gouverneurs des différentes provinces. L'agent de renseignements public d'une province ou Wekayanavis était un officier important, car il cumulait ses fonctions d'officier dans l'armée avec celle de Bakshi ou trésorier payeur et rendait surtout des services en cas de guerre. En temps ordinaire, il avait aussi des agents dispersés dans toute la province qui lui fournissaient toutes sortes de nouvelles dans lesquelles il choisissait celles qu'il jugeait les plus authentiques pour les envoyer à Sa Majesté. Cet officier avait aussi le droit d'être attaché à tous les cours publics de provinces et à rapporter tous

les événements. L'autre écrivain secret, Khufianavis déjà nommé était absolument indépendant de l'autorité provinciale et rattaché directement à l'Empereur. Généralement, il était inconnu des habitants de la localité dans laquelle il habitait et était redouté par tous les officiers.

Le service de renseignements atteignit une grande perfection à l'époque des Mogols. Le dernier Empereur Aurung-Zeb s'y intéressa beaucoup et nomma beaucoup d'autres organes d'information en plus de ceux mentionnés ci-dessus. On dit qu'il désigna des espions qui menaient la vie de Sadhus, derviches, Fakirs, ou saints hommes qui erraient de pays en pays sans être reconnus. On dit aussi que cet Empereur nomma des espionnes, qui généralement travaillaient comme servantes chez les princes, les ministres et les autres officiers. En somme, cette organisation était beaucoup plus avancée que n'importe quelle autre existant dans l'Inde, ou dans les autres pays à cette époque.

### 3) Construction de villes.      Bâtiments publics.

Le travail des princes mogols, dans cet ordre ne peut être apprécié que par l'étude historique de toutes les grandes villes de l'Inde. L'Inde est un pays agricole, donc un pays de villages. Elle l'est encore, malgré les efforts des Anglais. En développant les villes, ils n'ont fait que suivre la grande impulsion donnée par les empereurs

mogols. Mais les centres d'activité ont considérablement changé depuis, car les considérations industrielles actuelles interviennent. Ainsi Bombay, le grand port, était un petit village au 16<sup>e</sup> siècle, de même Calcutta et Madras. Les Anglais ont bâti leurs villes surtout sur la côte ; tandis que les grandes villes de l'intérieur doivent souvent leur prospérité à leurs fondateurs mogols. Le gouvernement anglais les a embellies de quartiers et de monuments, et les a modernisées. La raison de ceci est que les villes modernes sont avant tout des centres commerciaux (d'exportation ou d'importation), Calcutta pour le jute, Karachi pour les grains, Bombay pour le coton ; leur importance est égale pour l'importation, tandis que les villes des empereurs mogols sont avant tout des villes militaires, nées souvent d'un camp primitif. Ainsi Aurungabad n'est que l'extension du camp d'Aurung-Zeb quand il assiégeait le Deccan. De même, se fondèrent les capitales des provinces. Une telle transformation, notons-le, ne saurait avoir lieu aujourd'hui que les postes militaires restent exclusivement tels et voisinent avec des villes proprement dites.

D'autres villes sont nées autour d'un sanctuaire, ou de la tombe d'un Fakir. Ainsi Ajmir et Bénarès, aux empereurs mogols revient le mérite d'avoir construit les bâtiments impériaux ou d'intérêt public qui en ont fait des villes. Ainsi Delhi, très antique ville, a dû sa résurrection aux Mogols, qui l'ont enrichie de monuments superbes, comme

le Kutub Minarat des tombeaux de la dynastie des rois esclaves de l'Inde, qui a 250 pieds de haut, comme le fort, le palais impérial, et la belle mosquée de Juma.

### Villes principales de l'Inde fondées ou embellies par les Mogols.

#### *Provinces du Nord-Ouest :*

*Peshawar*, ville mogole, est aujourd'hui un poste militaire important.

*Penjab*, Lahore, construite par les Mogols, est encore la capitale.

*Multan*, importante sous les Mogols, siège de gouvernement provincial.

#### *Provinces unies d'Agra et Oudh :*

*Dehli*, reste capitale. La Delhi moderne est due aux Mogols.

*Agra*, construite par les Mogols (avec la fameuse tour Taj-Mahal).

*Bénarès*, vieille ville hindoue.

*Lucknow*, construite par les Mogols, chef-d'œuvre de l'architecture mogole, était la résidence du Nawab d'Oud, belle ville sur les bords de la rivière Gomti.

*Muradabad*, capitale Mogole de la province, centre de l'importante industrie musulmane.

*Cachemire*, Kashmir, le paradis de l'Inde, centre de l'industrie des châles, introduite aux Indes par les Mogols.

Ainsi subsistent les grandes villes mogoles, riches en souvenirs et en monuments.

**Une ville mogole.** — Les Mogols ont eu l'art de bâtir des villes. Ils choisissaient souvent le bord d'une belle rivière comme la Jumna, pour Dehli et Agra. Près de la rivière, ils élevaient un fort immense et magnifique, entouré d'un profond fossé. A l'intérieur du fort étaient les bâtiments pour la résidence de l'empereur et de sa suite, Puis, en général, au centre de la ville, ils bâtissaient une immense mosquée, où l'empereur ou son représentant allait dire ses prières, à l'écart des bâtiments impériaux.

Le fort contenait aussi, dans un rayon de plusieurs milles, de beaux jardins et des terrains de chasse pour l'empereur, ainsi que des bâtiments pour la garde impériale. La ville ne manquait pas de jardins publics, ni de monuments comme le mausolée de tel grand général. Le grand marché entourait la grande mosquée. Les habitations des officiers et des dignitaires étaient répandues dans la ville, parmi des bâtiments publics et de petits jardins. Souvent on y trouvait un jardin zoologique. Dans quelques villes, des manufactures d'Etat, et des édifices et des sortes d'auberges qui servaient de lieux de repos aux nouveaux venus dans la ville. Dans les petites villes, il n'y avait pas de palais impérial, mais les demeures des officiers de la ville, fournies par l'Etat. Chacune avait son marché, et les jours de marché, les visi-

teurs étrangers pouvaient admirer de beaux jardins particuliers, des temples hindous ou des mosquées musulmanes, etc., etc...

## CHAPITRE IX

### **La contribution Mogole à l'héritage social et politique de l'Inde.**

Il n'est pas difficile de recueillir les grands faits sociaux et politiques dans l'Inde sous la dynastie Mogole. Les Mogols comprirent, comme d'ailleurs les Anglais, que sans unité politique, l'unification des différents éléments dans la nation n'était purement qu'un rêve.

Ce que les Anglais essayent de faire de nos jours fut tenté également par les Mogols ; mais, malheureusement, il manquait à ces derniers le mécanisme administratif et la capacité gouvernementale ; ce en quoi les Anglais excellent. Par conséquent, ils n'ont pu créer cette continuité de tranquillité politique dont les Indes jouissent aujourd'hui et qui est un des plus importants facteurs dans la construction de l'esprit de nationalité.

Pendant les 200 ans de leur règne, leur effort continu tendit vers l'unification des Indes. Ils commencèrent par conquérir pays après pays, provinces après provinces d'une part, et d'autre part, ils placèrent toutes leurs conquêtes territo-

riales sous un seul pouvoir, sous un seul système d'administration, ayant autant que possible un même langage pour la transaction des affaires. Le résultat fut le suivant : ils donnèrent aux Indes une homogénéité dans le sens politique, ce qui est la pierre angulaire de toute organisation d'un pays. Cette unité géographique eut une influence considérable sur les conditions de vie des habitants, car, étant donné qu'ils faisaient partie d'un même gouvernement, leur mode de vie, leurs mœurs, leurs coutumes subirent nécessairement l'influence de cette administration. Ils établirent les bases d'un solide système administratif qui fut adopté en entier par toute l'Inde civilisée et plus tard forma le nœud vital de l'administration britannique (1). Le mode de gouvernement de l'État India C<sup>o</sup> est établi en grande partie d'après les règles Mogoles et bien que l'administration des Indes ait été sérieusement modernisée par l'introduction des institutions démocratiques qui sont nouvelles aux Indes, son administration locale

---

(1) Voir Sarkar *Moghol Administration*, p. 3. pour renseignements supplémentaires. Voir aussi *The Turks in India* by Keene Blockmans a Ain-i-Akbori, vol. I, ff<sup>tes</sup> 170-190. Farishla, etc...

Le fait que l'administration Mogole fut imitée par tous les États des Indes a été admis par tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Cependant si quelqu'un veut voir la mise en pratique, il peut aller aux Indes ; dans bien des grands États à la fois Hindous et Mahométans (comme Hyderabad, Deccan, et beaucoup d'autres anciens États, tels que Jaipure, Jodhpore, etc.), l'administration Mogole a été maintenue dans cette forme principalement dans le cérémonial à la Cour, et d'autres fonctions semblables contribuant à la grandeur de l'État.

a un grand nombre de ses bases établies d'après le vieux système Mogol.

On doit se souvenir que lorsque les Mogols vinrent dans les Indes, ce pays était une masse d'unités territoriales en luttes continuelles où les Hindous et les Mahométans combattirent constamment pour y établir leur suprématie et où les Mogols non seulement arrêterent cet état de choses mais imposèrent un seul pouvoir pour le bien du pays entier.

Depuis l'époque de Baber, en 1526, jusqu'au dernier empereur Mogol, Mōhammadshah, les Indes progressèrent vers leur unité et le résultat de cet effort constant fut que l'unité du pays se trouva plus solidement établie sous les Mogols que sous aucune autre administration Hindoue y compris celles d'Asoka ou de Chandralgupta.

Ce que Clive, Wellesley, Dalhousie et Hastings firent pour l'administration anglaise dans les Indes, Baber, Akbar et Aurung-Zeb le firent pour les Mogols mais avec une seule exception (1).

Une fois les conquêtes faites par les Anglais, elles furent si fortement maintenues qu'elles firent dès lors, partie intégrale de l'empire britannique et ne purent en aucune façon être discutées. Au contraire, les pays conquis par les Mogols furent

---

(1) Clive fut le fondateur de l'Empire britannique aux Indes. Wellesley, Dalhousie et Hastings furent les gouverneurs généraux aux Indes à l'époque de l'administration de l'East India C<sup>o</sup>. Leur politique était : Pas d'intervention, pas d'annexion, pas d'unification, pas de consolidation.

constamment en proie aux révoltes et aux intrigues. Cet état de choses était dû non seulement à la faiblesse de l'administration, mais surtout au penchant despotique, quoique bienveillant des Empereurs qui furent toujours tentés de laisser trop de pouvoir à leurs ministres, faiblesse qui les encouragea finalement à la révolte. Ce fut là un des points les plus faibles de l'administration Mogole.

L'Empire Mogol fut le résultat de luttes continues, mais fut établi d'une façon solide, tandis que les Empires Hindous comme ceux d'Asoka ou de Chandra Gupta prirent rapidement naissance, mais manquèrent de force et de stabilité et tombèrent vite en décadence.

Ils apparaissaient tout simplement sur la surface du pays comme un coup de hasard ou quelque soudain changement politique ; ils croissaient, se développaient et disparaissaient ensuite, ne laissant derrière eux que la trace de quelques faits historiques. Ces empereurs hindous n'ont jamais construit un système qui ait pu être adopté par les États voisins de l'Inde et une fois disparus, on n'entendit plus parler de leur administration. Il est encore important de se souvenir que l'Empire Mogol était plus Indianisé que n'importe lequel de ses prédécesseurs, parce qu'il était gouverné par des Musulmans et que par conséquent, le rang, la caste et la croyance ne jouaient aucun rôle dans le choix des administrateurs et des employés de l'État. Pendant le régime Mogol, des

Hindous occupaient souvent des situations élevées, et d'autres des postes subordonnés sur tous les degrés de l'échelle. Dans de nombreux cas, les Hindous, et spécialement ceux de la Caste des Kaisths furent préférés aux Musulmans à cause de leur supériorité intellectuelle.

### 1) La condition économique du pays.

La prospérité économique du pays était beaucoup plus satisfaisante durant la période entière du régime Mogol qu'à n'importe quelle autre période des deux siècles qui ont précédé leur occupation. Une des principales raisons fut que leur système fiscal s'appuyait sur l'ancien système Hindou, qui convenait à la méthode insouciant du paysan Hindou et deuxièmement, sur la clémence proverbiale de leur administration pour l'exigence des impôts. De plus, l'Empereur était le patriarche de l'empire, portait un grand intérêt au développement de la culture personnelle et prodiguait des sommes énormes aux individus méritants. En outre, toutes les industries se trouvaient entre les mains de l'État de sorte que celui-ci était le producteur aussi bien que le fournisseur du peuple, tandis qu'aujourd'hui ces industries sont dirigées par des organisations en vue de leur propre avantage.

Le grand signe de la prospérité économique, vu au travers du régime mogol, est la construction de monuments pour lesquels des millions de livres

sterlings furent dépensés et auxquels furent employés un grand nombre d'ouvriers en dehors des agriculteurs, mesures qui permettaient d'éviter tout chômage et par conséquent tout mécontentement.

Les habitants des campagnes arrivèrent à des conditions de vie plus satisfaisantes que celles d'aujourd'hui, bien que la satisfaction économique ne fût pas aussi grande que celle de nos jours (1). Néanmoins, les conditions étaient beaucoup plus stables, si bien que, même en temps de guerre, les marchandises telles que les aliments pouvaient être acquises aux mêmes prix pratiqués avant la guerre ; il arrivait bien quelquefois que les territoires affectés par la guerre souffraient du manque d'approvisionnement, mais ce fait était dû plutôt aux difficultés de communication qu'à la pénurie des denrées nécessaires.

## 2) Réformes sociales.

Quant aux réformes sociales, les Mogols firent quelques tentatives pour abolir certains des maux qui accablent l'humanité, mais sur une échelle moins perfectionnée et d'une manière moins ferme que les Anglais le pratiquent actuellement aux

---

(1) L'ordre de satisfaction économique dépend de l'avancement de la civilisation. Grâce aux nouvelles découvertes scientifiques et à la connaissance humaine plus approfondie, ce que nous appelons satisfaction économique, c'est-à-dire la satisfaction des désirs et des besoins a augmenté.

Indes. C'est ainsi qu'Akbar amenda la coutume « sati » et ne la permit que sous certaines conditions. Sati est une vieille coutume Hindoue : quand le mari mourait, sa femme devait être brûlée vive en même temps que son mari. Une autre coutume parmi les Rajputes qui consistait à brûler vives leurs filles fut également défendue par Akbar. Ces deux coutumes furent définitivement abolies par les Anglais sous Lord William Bentinck. Le remariage des veuves fut aussi encouragé et les unions Hindoues-Mahométanes furent permises (1). De plus, le fait que les Mogols étaient Musulmans influença d'une façon indirecte les relations entre Hindous et les mit sur des termes d'égalité sans tenir compte du système de castes, ce qui était et est encore un grand empêchement au progrès social des Indes (2).

### 3) Art. — Architecture. — Littérature.

La contribution apportée par les Mogols dans le domaine de l'art et de la littérature durera

---

(1) On doit noter que les efforts d'Akbar pendant sa vie pour le remariage des veuves n'eurent pas beaucoup de succès, mais, plus tard, ils devinrent fréquents et se pratiquent encore couramment aux Indes de nos jours parmi les Hindous. Akbar, lui-même, donna à ses sujets un exemple de remariage mixte en épousant la fille d'un prince Rajpute.

(2) Ces réformes eurent une influence sur les Hindous en ce sens que les Musulmans n'ayant pas de système de castes, tous sont égaux au point de vue social. Cette égalité sociale excita, dans une certaine mesure, les Hindous à s'unir entre eux sans distinction de castes.

toujours aux Indes. Dès le début, les Mogols aimèrent l'architecture ; sous le règne d'Akbar, on entreprit de nouvelles constructions ; de magnifiques palais royaux furent bâtis à Fathparesekri, non loin d'Agra et plus tard, ses successeurs apportèrent avec l'ardeur leur contribution aux richesses architecturales de l'Inde. Jahangir édifia de splendides édifices à Lahore et traça le superbe jardin de Kahsmir, connu sous le nom de Shalamar. Mais le plus beau monument qu'il fit construire est le fameux Taj qui demeure encore aujourd'hui comme l'une des merveilles du monde. Il fit élever les beaux forts d'Agra et de Dehli et la superbe mosquée de Dehli qui furent achevés par ses successeurs.

En vérité, il est impossible d'énumérer dans cette courte étude les beaux ouvrages d'architecture érigés par les Mogols aux Indes. Tout le pays est rempli de ces merveilleux spécimens de l'architecture Mogole qui est un compromis d'architecture sarrasine avec des touches d'Art Hindou. Avant les Musulmans, en général, et les Mogols, en particulier, les monuments Hindous se bornaient à la construction des temples d'un style extrêmement ancien, mais quand les Mahométans arrivèrent, beaucoup de ces temples furent saccagés à cause de leurs richesses, beaucoup d'autres tombèrent en ruine, de sorte qu'il est difficile aujourd'hui de trouver de beaux spécimens de l'art antique Hindou. Les seuls monuments qui peuvent donner une idée de cet art sont les temples

et les grottes sacrées telles que celles d'Allora dans le Deccan ou les stupas religieux qui sont les vestiges sacrés des fondateurs de quelques religions tels que Sanchi dans le Bhopal, au centre de l'Inde.

Depuis la venue des Sarrasins, en général, et des Mogols, en particulier, le système architectural musulman fut adopté par les Hindous. Les palais des gouverneurs Hindous et les forts bâtis par eux sous les Musulmans sont un vivant témoignage de la vérité de cette affirmation. L'architecture apportée par les Mogols aux Indes représente celle des Sarrasins avec quelques touches d'art Persan mêlées à l'art Hindou.

Il en fut de même de la peinture : « Dans le domaine des Beaux-Arts, dit Sarkar, p. 245, la plus riche contribution musulmane est l'école de peinture Indo-Sarrasine. »

Les Mogols introduisirent également la peinture Chinoise avec Bukhara et Khorasan et à la cour d'Akbar cet art fut mélangé à la peinture indigène des Hindous dont les traditions traînaient encore au milieu de la misère et de la pauvreté du pays. Le résultat de cette fusion fut que les caractéristiques de l'art chinois dominèrent d'une façon indéniable. Ainsi il y eut en peinture une véritable renaissance et le plus grand génie fut déployé par les artistes dans ce domaine pendant la période Mogole. Ce style demeure encore maintenant sous le nom « d'Art Indien de peinture Mogole ». Ce qui est appelé l'Ecole Rajpute n'est pas autre

chose que le style Mogol ou Indo-Sarrasin avec des sujets Hindous mythologiques ou épiques. En outre, le régime Mogol aux Indes, dans ses efforts d'unification apporta de merveilleux changements dans la façon de vivre, de se nourrir, de se vêtir, dans les us et coutumes des Hindous. Avant les Mogols, les costumes portés par les Hindous, en général, étaient très simples, comme on peut le voir dans l'autobiographie de Baber (1) ; ils allaient ordinairement pieds-nus.

Les Mogols, en entrant aux Indes, possédaient un état de civilisation très avancé au point de vue matériel ; en conséquence, leurs vêtements et leurs costumes de formes et d'espèces différentes furent adoptés par les Hindous après quelques modifications à leurs convenances. De même, ils révolutionnèrent les Indes sous le rapport de la cuisine, des sports de plein air, tels que l'équitation, la chasse, la course (2).

La voie du progrès fut ouverte aux habitants

---

(1) D'après Baber, le vêtement Hindou se composait d'une longue pièce de coton qui enveloppe tout le corps et qui se nomme « Dhotée ». Bien qu'il ait été sérieusement modernisé et que dans les classes élevées et respectables, les femmes soient vêtues merveilleusement, elles préférèrent encore aller pieds-nus.

(2) Avant les Mogols, les sports de plein air aux Indes étaient plutôt rares : la chasse au fusil n'était pas comprise dans les sports pratiqués par les Hindous, mais la chasse à l'arc existait dans la Société Hindoue des temps primitifs parmi les guerriers.

Dans la voie culinaire, on doit se souvenir qu'avant l'arrivée des Musulmans aux Indes, les mets Hindous étaient d'un caractère simple et ordinaire même dans la société la plus élevée. Les Mahométans et les Mogols apportèrent avec eux les merveilleuses méthodes culinaires arabes, turques et persanes qui furent adoptées plus tard par les Hindous avec quelques modifications.

de l'Inde, non seulement dans le domaine économique, mais encore dans celui de l'activité sociale et cela sans égard aux restrictions dues aux différences sociales, religieuses ou ethniques, ce qui ne s'était jamais vu dans l'Histoire de l'Inde avant ou après eux et même dans les temps modernes. Toutes les portes des administrations furent également ouvertes aux citoyens de l'Empire ; et il en fut de même dans le domaine de l'art et de la culture. La structure sociale fut bâtie sur une base d'égalité sans tenir compte de l'aristocratie pas plus que de la noblesse héréditaire comme cela existe encore de nos jours. Après la mort de chaque noble, ses biens revenaient à l'Etat, à l'exception de la part qui avait été donnée à son fils par son père de son vivant, et de celle qu'il recevait à la mort de celui-ci pour édifier sa situation et entretenir sa famille. Ce système peut paraître quelque peu socialiste, mais il avait l'avantage de prévenir la léthargie et la corruption qui sont la conséquence du système de l'aristocratie qui existe encore dans tout le monde civilisé. En outre, il possède de grands avantages économiques. En premier lieu, la propriété du noble, devant revenir à l'Etat après sa mort, ni personne, ni son successeur ne pouvait devenir extrêmement riche, comme cela existe par l'accumulation de la richesse de générations successives, ce qui est critiqué par les socialistes modernes comme le défaut saillant du système capitaliste actuel. En effet, sous le régime moderne l'Etat ne fournit pas les moyens

d'arrêter l'accroissement du capital par les particuliers; et si dans quelques pays certains moyens existent, ils ne sont pas suffisants pour entraver le mal. Le deuxième avantage de ce système était que l'argent étant rendu à l'État pouvait être distribué de nouveau aux citoyens. Enfin, cela empêchait la formation d'une noblesse ou aristocratie d'un caractère permanent et héréditaire. Il en résultait que chaque homme, ne pouvant profiter de son héritage ancestral, était incité à travailler avec énergie pour se créer une situation avantageuse. Les paysans et les agriculteurs étaient satisfaits et dans l'aisance, la bourgeoisie et la population non agricole étaient employées par l'État dans les administrations civiles et militaires. Les artistes, les poètes, les savants vivaient sous le patronage de l'État.

Les Mogols contribuèrent pour une large part à la littérature et à la science aux Indes. Ils introduisirent un sérieux apport scientifique et artistique qu'ils tenaient de leur contact avec les Sarraïns. Ils y apportèrent surtout la méthode d'écrire les faits historiques, ce qui n'avait jamais été fait auparavant.

Sarkar écrit (p. 239) : « Le deuxième don des Musulmans aux Indes est la littérature historique. Le sens chronologique était imparfaitement développé chez les Hindous probablement parce qu'ils étaient une race de Védantins, qui fixaient leur regard sur l'éternité et méprisaient ce monde fugitif et ses événements éphémères ».

L'autre grand bienfait du régime Mogol aux Indes fut la renaissance des relations avec les puissances Européennes. Nous trouvons quelques traces de relations entre les Indes et certains pays Méditerranéens dans son âge d'or, mais il semble que pendant le long intervalle entre l'âge d'or Hindou (1) et l'invasion des Musulmans, c'est-à-dire pendant quelques centaines d'années, toute trace de ces relations étrangères internationales disparut et que les Indes furent entièrement isolées, géographiquement parlant.

Les Européens commencèrent à venir aux Indes dès l'avènement d'Akbar, 3<sup>e</sup> roi Mogol à la cour duquel le tabac fut introduit par eux. Sous le règne de Jahangir et celui de son fils, les Indes devinrent assez familières aux Anglais, car Thomas et Hawkins y furent envoyés par Jacques I<sup>er</sup>, pour y conclure des traités commerciaux. Sous le règne des successeurs de Jahangir, les relations avec les puissances Européennes augmentèrent constamment jusqu'au jour où nous trouvons que pratiquement toutes les grandes nations Européennes, les peuples de France, de Hollande, du Portugal, du Danemark s'installèrent aux Indes.

Les ports de la côte ouest : Tatta, Broach, Surat, Chaul, Rajapur, Goa (avant son annexion par les Portugais) et Kathiawar, étaient autant de

---

(1) L'âge d'or dont nous parlons ici est la période de régime Hindou, telle que l'a décrite historiquement V. Smith et de nombreux écrivains dont nous avons les relations depuis 536 ans avant J.-C. jusqu'à la mort de Harsha (648 après J.-C.).

ports entre les Indes et le monde extérieur (l'Arabie, la Perse, la Turquie, la Barbarie, l'Abysinie et même Zanzibar) auquel on pouvait aboutir par la mer. Des ports de l'est de Muslipatam appartenant au Sultan de Golconde jusqu'en 1687 et après lui aux Mogols, les bateaux partaient pour Ceylan, Java, le Siam et même la Chine. Les relations avec les pays Asiatiques, la Perse, la Chine, etc., furent également ouvertes. Par les passages de la frontière Afghane, le flot de population et de marchandises coulait paisiblement dans l'Inde de Bukhara et Samarkand, Balkand, Khorasan, Khovorismend et la Perse, car l'Afghanistan était une partie de l'Empire Mogol. « Par le défilé de Bolon, dit Sarkar (p. 241), venant des Indes à Kandhar dans l'Afghanistan du Sud et de là en Perse, plus de 14.000 chameaux chargés de marchandises passèrent, chaque année, sous le règne de Jahangir, au début du XVII<sup>e</sup> siècle ». En un mot, il est évident que les Mogols firent de grands efforts pour rompre l'isolement des Indes et l'amener en contact avec le restant du monde. Ce fut la gloire de la cour Mogole d'éblouir les yeux du monde, ce ne fut plus le mythe de l'Inde ancienne. Pour la première fois dans l'Histoire, les Indes entrèrent en relations et eurent des alliances politiques avec les autres nations du monde pour justifier leur existence internationale. Le commerce international de l'Inde pendant le régime Mogol fut de beaucoup plus

important que durant les autres époques de l'histoire (1).

## CHAPITRE X

### **Influence de l'Islam dans l'Inde.**

Les deux religions Islamique et Brahmanique offrent de grands contrastes. Elles sont séparées par leurs doctrines et leurs enseignements fondamentaux. Des différences existent dans le christianisme, le Judaïsme et l'Islamisme, mais entre le Brahmanisme et l'Islamisme ces différences sont si grandes qu'il est impossible de trouver des similitudes quelconques entre ces deux religions. L'Islam n'est ni nouveau ni contraire par rapport aux enseignements du Christianisme ou du Judaïsme, et il se considère comme la continuation de cette divine révélation qui avait été faite à Abraham, le père de notre système religieux.

La religion Hindoue, au contraire, offre un grand contraste avec l'Islamisme, surtout au point

— — —  
(1) Il a été établi par de nombreux auteurs, tels que V. A. Smith, Hawel et d'autres encore, que pendant les jours glorieux de l'Inde les relations d'affaires existèrent entre l'Inde et les pays Méditerranéens, et spécialement avec la Mésopotamie, la Syrie, Babylone, Alexandrie, etc... Il semble que lorsque les Musulmans vinrent pour la première fois, ces relations n'existaient pas, car on n'en trouve trace nulle part, et qu'elles ne commencèrent que sous le régime Mogol.

de vue pratique. L'Islamisme est monothéiste et ne permet pas l'emploi des idoles ou des images comme objet d'adoration, tandis que dans le Brahmanisme, elles forment la partie principale du culte divin. L'Islamisme étant une religion pratique prescrit à ses fidèles une coopération sociale en vue d'une action économique, tandis que chez les Hindous, l'idée d'unité sociale est limitée et quel que soit le point de vue universel auquel tend le système de fraternité sociale hindoue, l'hindouisme ne peut jamais être comparé à l'esprit de fraternité sociale de l'Islamisme et, strictement parlant, à celui d'aucune autre religion missionnaire du monde. Le système des castes (1) chez les Hindous comme la fraternité sociale chez les Musulmans ont joué un rôle important dans la formation de la destinée économique et sociale des peuples de l'Inde. Quand les Aryens arrivèrent aux Indes, ils considérèrent comme un point de première importance de ne pas se mêler aux peuples du pays conquis. L'objet de cette réserve paraît avoir une double signification : En premier lieu la conservation et la pureté de leur langage qui était d'après eux le langage divin, ensuite, le souci de conserver la pureté de la race en interdisant le mariage avec les aborigènes qui étaient beaucoup plus arriérés au point

---

(1) *Castes* est un mot d'origine portugaise, et pourrait se traduire avec la signification « honneur ». Lire *The Web of India*, par Sister Nividita, p. 110.

de vue physique et intellectuel. C'est pourquoi, ils établirent certaines règles qui codifièrent l'ordre de leur société existante. Ils divisèrent la société en quatre ordres spéciaux, nommés : 1<sup>o</sup> les brahmanes ; 2<sup>o</sup> les Chattryas ; 3<sup>o</sup> les Wai-shas ; 4<sup>o</sup> les Soudras. Manou, le législateur Hindou, a décrit amplement les devoirs respectifs de chacune de ces castes.

Ce système put avoir de bons côtés au début de la civilisation, mais avec l'accroissement de cette civilisation et l'introduction de la démocratie sociale dans le pays, les difficultés de l'institution devinrent très visibles. A l'époque de l'arrivée des Musulmans, l'institution du système des castes se présentait sous deux aspects principaux :

1<sup>o</sup> La classe supérieure, les Brahmanes, dont la caste devint de plus en plus rigide et fermée.

2<sup>o</sup> Les classes inférieures, les Soudras et les autres qui profitèrent de l'esprit démocratique de l'Islam. Beaucoup embrassèrent l'Islamisme, d'autres se lancèrent dans une propagande fondée sur des bases religieuses opposées à l'enseignement brahmanique du système de castes, qui eut pour résultat le relâchement de l'influence brahmane sur les autres classes inférieures, résultat qui fut renforcé par la naissance de nouvelles formes de religion basées sur le compromis d'enseignement religieux entre l'Hindouisme et l'Islamisme. Déjà, auparavant, l'enseignement et la venue de Boud-dha avaient amené une révolte contre la prédomi-

nance des Brahmanes et les entraves du système de castes. Quand les Mogols vinrent dans l'Inde, l'esprit du Brahmanisme avait disparu, la vieille religion sacrée des Védas était défigurée par les Brahmanes ; l'unité de Dieu était submergée dans la pluralité des dieux, la forme et le rituel dogmatique obscurcissaient l'enseignement réel. Ces abus étaient contraires à l'esprit de l'Islam. En outre, les conditions sociales des Hindous, basées sur le système religieux des castes, étaient contraires à l'esprit démocratique des musulmans. Les Hindous, aussi bien que les Musulmans, se rendirent compte que, dans ces conditions, il était impossible de développer des relations mutuelles avantageuses entre concitoyens. D'autre part, il s'éleva parmi les dignitaires de la cour, aussi bien Musulmans qu'Hindous, une élite de grands penseurs, qui, à un moment donné, créèrent un plan qui fut un compromis entre les deux religions. Le résultat fut, qu'au début de son règne, Akbar, troisième empereur Mogol, édifia les bases d'une religion qui pouvait être appelée *Deni Allah* ou la religion de Dieu (1), religion acceptable par les Hindous aussi bien que par les Musulmans. L'empereur Akbar fut considéré comme une incarnation divine par son Noratan (2) et surtout par ses associés littéraires, Abul Fazal et

---

(1) L'ordre fut fondé après 1592, c'est-à-dire après la conquête du Bihar et du Bengale.

(2) Norathan. Conseil de 9 ministres appelés les 9 Joyaux.

Faizi qui véritablement l'adorèrent comme vice-roi de Dieu sur cette terre. Plus tard, cette nouvelle religion eut une influence sur l'empereur et son peuple et le résultat fut que l'esprit de l'Islam sur lequel le gouvernement était basé jusqu'alors déclina avec le temps.

Un des traits importants de cette religion fut que l'Empereur se trouvant l'incarnation de Dieu sur la terre était adoré tous les matins par des milliers de fidèles qui avaient l'habitude d'offrir leur hommage du matin au prophète impérial. Plus tard, encore, nous voyons de temps en temps, naître chez le peuple un sentiment qui le porta à s'affranchir de la bigoterie de la religion, source de grand empêchement pour la formation de l'unité sociale et religieuse dans l'Inde. La présence des Musulmans dans l'Inde ouvrit les yeux des Hindous et renforça dans leur esprit l'idée de l'unité de Dieu qui avait disparu. L'exemple de la société Islamique joua, le rôle d'un dissolvant des préjugés hindous. Un compromis analogue entre les conceptions religieuses des deux peuples donna également naissance aux Indes à une autre religion moins sévère, le Sikhisme, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Le fondateur de cette religion, Guru Naneck, naquit en 1469 av. J.-C. Nanak étudia soigneusement les deux systèmes et ensuite établit les bases de son propre système, le Sikhisme, auquel les Hindous et les Mahométans furent initiés et qui fut embrassé par un grand nombre d'Hindous de basse classe. Cette nouvelle religion fut

celle des Sikhs, nue des plus importantes races guerrières de l'Inde. Bien d'autres réformateurs, tels que Kabir, Dadu, Chaitinia et Ramananda (1) essayèrent d'arriver au même but avec grand succès. Ces grands hommes laissèrent leurs fidèles poursuivre leur travail après leur mort et encore aujourd'hui dans l'Inde on commémore leur éminente personnalité. Une autre caractéristique importante de cette période de tolérance religieuse fut le grand progrès fait par le Suffisme. A son origine, le Suffisme fut une philosophie Islamique idéaliste, contraire à la forme orthodoxe et dogmatique de la religion. Ce système naquit dans l'Islam du fait que quelques-uns des penseurs Musulmans, fatigués du rationalisme dogmatique de la religion voulurent s'affranchir des différentes philosophies religieuses et fondèrent ainsi l'Ecole Suffiste dont les plus grands champions parmi eux furent Abu Hamed Mohamed Al Gazzali à l'est, et Abu Tufait à l'ouest. « L'idée qu'il y avait un sens plus profond et plus spirituel dans les paroles du Coran naquit parmi les esprits plus nobles non par un désir d'échapper à la sévérité des textes et des dogmes, mais par une conviction profonde que ces paroles signifiaient plus et non pas moins que l'interprétation donnée par les commentateurs populaires.

---

(1) Ce sont les noms de grands professeurs religieux qui réformèrent la religion hindoue, comme conséquence de l'influence islamique dans l'Inde. Kabir naquit en 1412 après J.-C. Chaitanya en 1485 après J.-C.

Le Suffiste base la pratique de tous les devoirs religieux et moraux sur l'idée d'amour et de dévotion ; pour lui, Dieu est manifeste dans tout ce qui vit ; toutes ses actions sont des actions d'amour. Cette conception est non seulement musulmane, mais elle existe dans toutes les religions ainsi que dans l'Hindouisme ; mais, aux Indes, cette conception d'amour religieux fut renouvelée sous les Musulmans et fut mêlée à la conception hindoue du Suffisme. Le résultat fut que les Suffistes Hindous et Musulmans eurent l'habitude de se mêler librement sans égard, aux restrictions religieuses. Ceci était le Credo des libres penseurs, mais non des Orthodoxes. « Une production considérable, écrit Sarkar (p. 243), *Mughol Administration*, de Littérature suffiste en langue persane fut écrite par les Hindous. Cette littérature quoique des plus médiocres montre la grande étendue de cette foi parmi les peuples de l'Inde surtout au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, loi acceptée probablement comme un refuge contre les désordres politiques et la décadence économique qui allèrent de pair avec la déchéance de l'empire Mogol. Ces religions populaires et la philosophie suffiste tendirent à unir intimement les races gouvernantes et le peuple gouverné.

Comme conclusion, nous pourrions résumer les conséquences religieuses du mélange des deux peuples, comme suit :

1<sup>o</sup> La venue des Musulmans dans l'Inde affaiblit la prédominance des Brahmanes sur les classes

non Brahmaniques et la sévérité des relations sociales et de l'orthodoxie religieuse fut influencée par l'esprit démocratique de l'Islam.

2<sup>o</sup> Du compromis de l'hindouisme et de l'Islamisme de nouvelles religions naquirent.

3<sup>o</sup> La tentative d'Akbar, bien qu'ayant échoué par la création d'une nouvelle religion, aida beaucoup à la diminution de la tension des rapports entre les Hindous et les Mahométans et cette tentative influença beaucoup l'esprit de son fils et celui de son petit-fils en ce qui concerne la tolérance religieuse (1).

## CHAPITRE XI

### **Inter-action entre les civilisations Hindoue et Musulmane.**

Il est difficile de décrire le développement d'une civilisation dans laquelle deux éléments différents se juxtaposent et réagissent l'un sur l'autre et d'en distinguer les phases qui non seulement se suivent, mais dont chacune est dans un sens contenu en germe dans la précédente. Aussi, nous nous trompons souvent quand nous

---

(1) La religion d'Akbar disparut avec lui. Pendant sa vie, il y eut un demi-million de fidèles environ. Il fonda un ordre dont les insignes étaient son portrait placé par ses fidèles sur le turban.

La religion consistait en la croyance d'un Dieu avec Akbar comme Kalife ou comme représentant. Il y avait quatre degrés

essayons de les différencier. Cette difficulté apparaîtrait plus grande quand ce développement est appliqué par suite du fait que dans ce pays il existait déjà une civilisation hindoue mahométane avancée lors de l'occupation mogole, et que, d'autre part, en mettant les Mahométans de côté, nous voyons que les Hindous étaient non seulement civilisés, mais encore riches en vieilles traditions qui formaient le pivot de leur religion et de leur société. Le développement social est la conséquence de forces opposées tendant vers un but meilleur, comme le dit un moderne écrivain anglais : « Le développement comprend une synthèse de divergences toujours renouvelées et potentiellement opposées et tendant vers un but plus élevé. » Aussi, du conflit entre les deux cultures hindoue et mahométane, devait résulter nécessairement un bien pour la société pourvu que des conditions nouvelles appropriées non seulement garantissent les inter-échanges sociaux, mais encore les favorisent et les multiplient.

---

dans l'ordre pour atteindre la délivrance comme dans l'ordre de Bouddha, appelé le Sangha (la Loi), c'étaient :

- 1<sup>o</sup> Celui qui atteint le flot : *Srotapatti*, celui qui est entré dans le courant.
- 2<sup>o</sup> Celui qui revient une fois : *Sakridagamin*, celui auquel une nouvelle naissance est conférée.
- 3<sup>o</sup> Celui qui ne revient jamais : *Anagamin*, l'homme auquel aucune incarnation n'est imposée.
- 4<sup>o</sup> Le *Arahantship* : *Arhat* le vénérable, celui qui sans quitter le corps embrasse dans sa conscience de veille la région spirituelle la plus élevée.

Voir Bouddhisme par Mr. Rys David, p. 173.

La croissance sociale de chaque communauté est limitée aux périodes de temps qui ne dépendent pas seulement du potentiel intellectuel, moral et physique, en un mot, de l'énergie intérieure de la communauté, mais aussi de quelques influences extérieures qui aident à mettre en valeur le développement social, c'est-à-dire qu'une communauté cesse d'être florissante au point de vue social quand elle devient isolée pendant un grand laps de temps et qu'elle a épuisé ses propres ressources susceptibles d'aider à la progression ascendante (1). Ce fut le cas de la civilisation Hindoue, sous la religion brahmanique ; il arriva un temps où elle devint stationnaire, comme le dit si bien un écrivain Européen. « Elle s'est créée elle-même et a atteint son apogée dans son domaine » (2). Son énergie créatrice était sur le déclin, de sorte qu'un excitant extérieur quoique agressif et destructif était souhaitable pour stimuler la communauté à agir et lui procurer l'occasion de réaliser une renaissance et un avancement dans le progrès social? Ce stimulant fut fourni par les Mogols qui apportèrent avec eux leur propre civilisation qui était elle-même la personnification de beaucoup d'autres civilisations du monde. Ce fut là, une occasion de libre échange entre deux types

---

(1) Comparer « Chaque groupe social, resta dans la condition donnée jusqu'à ce qu'il fut chassé par l'influence des autres. » Muller-Lyer, traduction d'Elizabeth Coote Lake et H. A. Lake « *The History of social development* ».

(2) Comparer E. B. Havell, *The History of the Aryan rule in India*, page 327.

distincts de culture ou d'unités sociales qui eut pour résultat, au moment voulu, de réaliser un compromis entre les deux civilisations et de procurer un grand bénéfice aux deux communautés en fournissant éventuellement une nouvelle base pour l'accroissement des tendances sociales. D'autre part, les conditions au moyen desquelles la réciprocité des échanges sociaux pouvait être multipliée et protégée furent aussi fournies par les Mogols d'une façon considérable jusqu'au règne du dernier Empereur Aurung-Zeb. Ces conditions exigeaient l'unité politique du pays, afin que les contacts sociaux et culturels pussent être facilités à l'intérieur du pays et que leur continuité fût garantie par une loi et un gouvernement bien établis. C'est vers ce but que tendirent les efforts des Mogols, comme on l'a vu, et cela d'une façon plus énergique et plus soutenue qu'à n'importe quelle époque antérieure à leur occupation, et ainsi, aussi longtemps que ces conditions existèrent, il y eut un continuel progrès social.

Examinons maintenant cette question au point de vue de la théorie du déterminisme historique. Dans le développement d'une communauté mixte, nous avons à examiner la somme totale des biens subjectifs et objectifs apportés par chaque communauté pendant la période de progrès et de développement social. Les biens subjectifs comprennent les côtés intellectuel, spirituel, métaphysique et esthétique et les biens objectifs, les ressources économiques, c'est-à-dire les moyens de produc-

tion et de distribution permettant aux biens subjectifs de vivre et de se développer. Or, le régime Mogol, avant son déclin, créa la plus grande capacité possible pour l'accroissement des ressources objectives et économiques, et réussit ainsi à accomplir son but social.

Les Mogols réussirent à créer une harmonie économique et une prospérité matérielle pour le peuple avec des possibilités de progrès et de contacts sociaux et culturels. Un auteur Hindou distingué, Sarkar, déjà cité, montre suffisamment que les Mogols, au summum de leur puissance, étaient les administrateurs les plus compétents qui aient jamais gouverné. Non seulement, ils utilisèrent, au plus grand avantage du peuple, les ressources économiques du pays, mais ils créèrent aussi une unité administrative qui fit sortir les Indes des limites étroites des unités sociales, communales et les amenèrent dans un domaine plus grand d'échanges nationaux et internationaux. Avec la base de l'harmonie économique qu'ils établirent dans les Indes, le côté subjectif du développement social, suivit naturellement. Des mouvements humanitaires mystico-religieux ayant pour but d'unir la pensée et l'action humaines apparurent nombreux. L'esprit d'orthodoxie religieuse et de bigoterie céda devant la tolérance religieuse et ceci eut comme conséquence des rapports meilleurs. La vieille philosophie Hindoue réagit sur les tendances de l'époque. Plus d'importance fut donnée à l'expression du côté objectif

de la vie humaine. Les personnes, dont la pensée était restée confinée dans le domaine exclusif de la philosophie spéculative et religieuse commencent à se rendre compte des possibilités de la vie collective et de la lutte pour l'existence dans son côté matériel. De plus, il est intéressant de remarquer que les germes du développement social semés par les Mogols continuèrent à réagir sur le côté subjectif et spéculatif de la communauté, malgré la destruction terrible et le carnage qui suivirent la chute des Mogols aux Indes. C'est ainsi que même pendant la période de rivalité des Mogols, il apparut des réformateurs comme Nanak (1), Kabir (2), chefs de différentes sectes religieuses ayant pour base l'unification de différents éléments de l'Inde. Le même fait s'est renouvelé au commencement du régime actuel où des mouvements tels que le Brahmosamaj (3), l'Arya Samaj (4) et la Société théosophique (5) ont pris naissance, mais avec cette différence que dans les anciens mouvements, les éléments de l'Islam appa-

---

(1) Nanak fut le fondateur de la religion Sikh et naquit en 1469 après J.-C. Il mourut en 1538 ap. J.-C. Lire *Later Mughals*, p. 73.

(2) Kabir était un mystique Hindou Musulman, fakir et poète, comparer Kabir le tisserand Hindou qui était si fort dans ses protestations contre les idoles que les Mahométans entrèrent en lutte avec les Hindous pour avoir l'honneur d'exécuter ses rites funéraires. *The History of India*, par E. B. Havell, p. 342.

(3) Brhaino Samaj : un mouvement Hindou chrétien fondé au Bengale par Raja Rammohan Rao avant 1838.

(4) Arya Samaj : un mouvement basé sur le rationalisme védantique fondé dans le Punjab dans le siècle dernier.

(5) Le mouvement théosophique fut fondé dans l'Inde par Madame Annie Besant.

raïssaient, tandis qu'on discerne l'influence du christianisme dans les nouveaux.

En résumé, la religion Hindoue a toujours été de plus en plus rationalisée par son contact avec les nouveaux venus aux Indes, que ce soient les Mogols ou les Anglais et dans chaque cas ont apparu de nouvelles formes de religion.

D'autre part, l'ouverture des échanges internationaux avec les pays Européens et Asiatiques fit clairement comprendre aux Hindous l'idée de l'unité géographique du pays et l'action de l'unité économique ; et enfin, l'uniformité de gouvernement, de langage, de manières et de vêtements, la même manière de vivre leur donnèrent l'occasion de créer l'homogénéité nécessaire à la formation d'une seule nation. L'exemple des mariages mixtes donné par les Empereurs Mogols, leur Indianisme et leur adoption du Code Indien, des coutumes et des manières, agirent comme un puissant stimulant à la fois pour les Hindous et les Mahométans et offrirent aux deux peuples des occasions pour leur permettre de réaliser leurs rêves de réformes sociales et politiques mutuels ; toutes choses qui ont trouvé de nos jours un stimulant encore plus puissant. Par conséquent, les traces du désir d'une égalité sociale qui existe aujourd'hui (ce désir qui fut le grand stimulant des temps modernes) a son début dans le régime mogol.

### Interrègne et Décadence.

Cette esquisse de l'action intérieure entre les civilisations Hindoues et Mogoles aux Indes ne devrait pas nous faire croire que pendant la longue période de 200 ans il y eut toujours un développement uniforme et un fonctionnement moral des institutions de l'Etat. Elle ne s'applique qu'à la période de progrès du régime Mogol (1), car, pendant la chute de l'empire, la destruction, le carnage et la misère devinrent parfois manifestes et ce fut sur les ruines de cette patrie à tous, que les Anglais fondèrent l'Empire Britannique et apportèrent la paix et l'abondance dans le pays des antiques Védas (2).

Mais bien que les nations naissent et meurent, la civilisation demeure. Seul son progrès est retardé, mais aussitôt que la nation naissante prend la place de la nation déchue, la culture et le progrès social se développent de nouveau, en prenant pour point de départ celui de la nation disparue qui laisse ses propres contributions à l'héritage commun. En étudiant ce phénomène historique de développement social et de progrès cultural, nous voyons que la chute et la naissance de toutes les nations du monde suivent la même voie.

---

(1) Cette période commence sous le règne d'Akbar, 1556, et finit à la mort d'Aurungeb, 1707 après J.-C.

(2) Les Védas étaient des livres religieux Hindous au nombre de 4.

L'héritage des Phéniciens et des Babyloniens fut utilisé par les Égyptiens ; ces derniers et les Grecs léguèrent à leurs successeurs, les Romains et les Sarrasins, leur culture pour qu'ils puissent les utiliser. Et dans les temps modernes nous utilisons de notre mieux toutes les cultures du temps passé sans que nous ayons besoin d'avoir une conception profonde de ce qu'elles étaient à l'époque où elles fleurissaient (1).

Très souvent le dicton : « L'histoire se répète », se vérifie.

En étudiant les causes de la dislocation de l'Empire Mogol on voit comme dans le cas de l'Empire Romain que la grande faiblesse des derniers Mogols fut causée par l'excès de pouvoir qu'ils donnaient aux gouverneurs des provinces au dépens du Gouvernement principal qui était tout à fait incapable de les contrôler. L'indépendance des Gouverneurs de province a été une des tragédies du Régime Mogol (2). C'est ainsi qu'à la

---

(1) Comparer Muller-Lyer, traduction d'Elizabeth Coote Lake et H. A. Lake, p. 20. « Le développement de la culture est une question différente du développement des nations séparées. Les nations naissent et meurent, mais la culture progresse toujours. Le dicton d'Hippocrate : « La vie est courte, l'art est long » s'applique à la vie nationale et à la vie individuelle.

(2) Comparer L. T. Hobhouse « *Social Development* », p. 311. Dans les autres cas, la déchéance vient de l'accroissement des forts au détriment des provinces intérieures, ce qui cause une désunion intérieure.

Ceci est un aspect de la chute de l'Empire romain. Mais le récit complet de ces événements nous amènerait au cœur de la théorie sociale. D'après la manière de sa formation, l'Empire ne pouvait avoir à aucun degré un caractère organique pour aller de pair avec l'importance de ses problèmes.

Comparer aussi Gibbon *Fall of the Roman Empire*. Vol. I. Introduction.

chute de l'Empire Mogol, lorsqu'en 1738 Nadir Shah (1) envahit les Indes, les Gouverneurs des grandes provinces comme le Bengale, le Deccan et beaucoup d'autres étaient absolument indifférents aux conditions critiques dans lesquelles se trouvait le pays. Nizamulmulk, le Gouverneur de Deccan et Saadat Khan, gouverneur de Oudh, complotaient l'un contre l'autre pour assurer leur pouvoir personnel, tandis que le roi était un jouet dans leurs mains. Un autre grand malheur fut qu'après la mort d'Aurung-Zeb, en 1707, jusqu'à la chute de l'Empire Mogol, les armées Indiennes passèrent leur temps à s'entretuer, et qu'ainsi la meilleure partie de l'intelligence Hindoue fut ruinée. Il est simplement terrifiant de songer qu'après la mort d'Aurung-Zeb et en très peu d'années, sept batailles sanglantes furent livrées pour la succession, causant la perte d'une grande partie de la noblesse et de l'aristocratie d'origine Persane et amenant ainsi dans l'entourage des rois Mogols de caractère faible des conseillers néfastes (2). Ce caractère des Empereurs Mogols, surtout pendant la dernière période après 1707, dégénéra beaucoup à cause du mélange de races produit par les mariages Hindous-Musulmans et

---

(1) Nadir Shah était le fils d'un pauvre Turc né en 1688. Il devint roi de Perse en 1727 et envahit les Indes en 1738.

(2) Malcolm; un Bahadurshah, deux: Jahandor Shah, trois: Farruk Siyar un et Muhammed Shah un.

Lire *The Later Mughals*, par Irving, p. 307.

*Note* : Les noms ci-dessus sont ceux des Rois Mogols sous lesquels les 7 batailles mentionnées précédemment ont été livrées.

de la mauvaise éducation qu'ils recevaient dans le palais. Sans culture morale et intellectuelle, ils furent victimes de leurs ministres qui les conseillaient mal et mettaient tous les moyens en œuvre pour les détrôner et prendre leur place, ce qui amenait des guerres de succession, guerres que le défaut d'une loi constitutionnelle de succession rendait inévitables et qui causèrent la chute de l'Empire Mogol aux Indes. Un autre fait important qui précipita cette chute fut le pouvoir grandissant des Mahrattas (1) dans le Deccan, des Sikhs (2) dans le Punjab, des Jats et beaucoup d'autres dans l'intérieur du pays.

L'esprit guerrier des Hindous renaquit à la vue de leur pays dépouillé et ruiné par les prétendants rivaux au trône Mogol à Dehli ; si bien que les derniers Empereurs Mogols durent dépenser une grande partie de leur force à combattre des nouveaux prétendants qui représentaient de différentes manières le camp de l'unité politique dans l'Inde contre les Mahométans. C'était à l'époque où les Européens parurent dans l'arène politique pour conquérir la suprématie du pays. Parmi tant de rivaux, les Anglais l'emportèrent et reconstituèrent encore une fois les conditions de vie sous lesquelles les différentes communautés des Indes pou-

---

(1) Les Mahrattas est un nom donné au peuple du Maharastra, ils sont de basse extraction et d'esprit guerrier. Les descendants de leurs chefs sont actuellement les gouverneurs de leurs pays d'origine connus sous le nom de Baroda, Gwalior et Indore.

(2) Les Sikhs sont les fidèles de Nanak, un peuple guerrier dans le Punjab.

vaient vivre en paix et contribuèrent à développer les tendances sociales et culturelles chez eux dans les meilleures conditions qui aient jamais existé avant leur occupation.

Nous avons décrit brièvement les trois grands facteurs économique, gouvernemental ou administratif et intellectuel, sur lesquels se base le progrès du développement social du pays. Nous avons examiné en détail les améliorations économiques et politiques faites par les Mogols pendant leur régime et par conséquent, nous pouvons résumer les résultats dus au contact des deux civilisations, dans les termes suivants :

1° L'occupation de l'Inde par les Mogols, en 1526 après J.-C., au point de vue historique fut profitable au progrès social du pays. Le régime Mogol (1) pendant sa durée essaya de créer des conditions qui avaient pour but le bien social de toute la communauté et il posa les fondations de l'assimilation réciproque des deux civilisations différentes qui n'étaient ni capables d'être gou-

---

(1) Suivant la théorie d'évolution et de déchéance sociale. (Muller-Lyer, traduction d'Elizabeth Coote-Lake et H. A. Lake, p. 35) nous pourrions diviser le régime mogol en 4 degrés : 1° Naissance ; 2° Développement ; 3° Arrêt ; 4° Déchéance.

Et ainsi nous diviserions le régime des Empereurs Mogols en 4 parties :

De Babar à la mort d'Akbar, 1<sup>er</sup> période, Construction.

De la mort d'Akbar à la mort d'Arungzeb 1626-1707, 2<sup>e</sup> période, Développement.

De la mort d'Aurungzeb à l'invasion de Nadir Shah, 1707-1738, 3<sup>e</sup> période, Arrêt.

De 1738 à l'occupation anglaise, 4<sup>e</sup> période, Déchéance et désunion.

vernées par la vieille école orthodoxe des Brahmanes ni par les théories bigotes interprétées par les Mullas au nom de l'Islam.

2<sup>o</sup> Les derniers Mogols, après la mort d'Aurung-Zeb, en 1707, furent malheureusement des chefs incapables qui ne pouvaient pas gouverner leur pays suivant les grandes traditions de leurs ancêtres. Ils minèrent, par conséquent, leur empire au milieu de luttes intestines qui durèrent de 60 à 70 ans ; finalement, leur incapacité encouragea les étrangers, tels que Nadirs Shah et Ahmad Shah Abdali à envahir les Indes ce qui hâta leur chute et produisit dans le pays une détresse et une misère excessives.

3<sup>o</sup> L'occupation des Indes par les Anglais fut un grand avantage pour les habitants du pays à cette époque. En effet, bien que les Mogols eussent réussi à créer des conditions sous lesquelles les Indes firent de grands progrès sociaux, ceux-ci finirent par demeurer stationnaires et un autre stimulant était nécessaire pour obliger les forces inactives à reprendre leur essor de sorte que nous pouvons dire dans ce cas comme habituellement : « L'Histoire se répète. »

VU : *Le Doyen.*

Montpellier, le 2 décembre 1927.

J. VIANEY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Montpellier, le 5 décembre 1927.

*Le Recteur,*

J. COULET.



## BIBLIOGRAPHIE

---

- Ahmed Khan Syed.** — *Essays on the Life of Mahomet.* 2 vol. Trubner and C<sup>o</sup>, London, 1870.
- Ameer Ali, Syed.** — *Islam (Religious, ancient and modern series).* Constable and C<sup>o</sup>, London, 1909.  
 — *Ethics of Islam.* Thackeray Spink and C<sup>o</sup>, Calcutta, 1893.  
 — *Spirit of Islam.* Lehari and C<sup>o</sup>, Calcutta, 1902.  
 — *Short History of the Saracens.* Mac Millan and C<sup>o</sup>, London, 1900.  
 — *Life of Mohammed.* William and Norgaté Edinborough, 1870.
- Archer J. C.** — *Mystical Elements in Mahommed.* Yale University Press, 1924.
- Arnold.** — *The Preaching of Islam.* Constable and C<sup>o</sup>, London, 1913.
- Besant (Madame Annie).** — *India, a Nation.* Madras, 1925.  
*Britannica Encyclopaedia*, London, 1925.
- Bernier F.** — *Les Voyages de Bernier.*
- Dozy, Reinhart.** — *Spanish Islam,* Chatto Windus. London, 1913.
- Dutt R. C.** — *History of Civilisation of Ancient India.* London, 1904.
- Havell H. B.** — *The History of Aryan Rule in India.* London, 1913.  
 — *Indian Architecture.* London, 1913.
- Hobhouse.** — *Social Evolution.* London, 1924.  
 — *The Metaphysical theory of the Sstate.* London, 1924.

- Hunter W. W.** — *The Indian Mussalmans*. Trubner and Co, London, 1876.  
 — *A Brief History of the Indian People*, London, 1900.
- Irving, Washington.** — *Mahomet and his Successors*. John Murray, London, 1850.
- Irvine William.** — *Storia do Mongor*, traduction anglaise de Niccola Manucci. London, 1907.
- Irvine Margaret L.** — *Peeps of Mogul India*. London, 1913.  
*Islam Encyclopaedia latest Edition.*
- Khuda Buksh.** — *Essays Indian and Islamic*. London, 1912.  
 — *Contribution to the History of Islamic Civilisation*. Calcutta, 1905.
- Law M. N.** — *The Promotion of Learning in India during Mahommed an Rule*. Longman green and Co, London, 1906.
- Lyer. Muller.** — *The History of Social Development*. London, 1920.
- Mac Donald D. B.** — *Aspects of Islam*. New-York, 1911.  
 — *Religious Attitude and Life in Islam*. Illinois, 1909.
- Margoliouth, D. S.** — *The Early Development of Mahammedanism*. London, 1914.  
 — *Mahammedanism*. London, 1912.  
 — *On Mahdis and Mahhism*. Oxford University Press, 1916.
- Mathai.** — *In Village Governement in British India*. Madras, 1920.
- Meer Hasan Ali.** — *Observations on the Mussalmans of India*. 2 vol. London, 1832.
- Morris H.** — *The History of Politics*. London, 1925.
- Muir Sir Willian.** — *The Life of Mahommed*. Edinborough, 1912.  
 — *The Early Caliphate*. London, 1883.
- Mukerjee R.** — *The Fundamental Unity of India*. Calcutta, 1914.  
 — *Local Government in Ancient India*. Calcutta, 1920.
- Nicholson, R. A.** — *The Mystics of Islam*. London, 1914.
- Nivedita, Sister.** — *The Master as I saw*. Calcutta, 1912.  
 — *Web of Indian Life*. Calcutta, 1924.

**Powell Baden.** — *Origin and growth of Village communities in India.* London, 1916.

**Rampole and Sheva Rao.** — *The Problem of India.* London,

**Rehatsek, E.** — *The Reciprocal Influence of European and Mahammedan Civilisation.* Bombay, 1877.

**Rumsey Almaric.** — *Chart of mahamadan Inheritance.* London, 1866.

**Sarkar, Jadnnath.** — *Mughal Administration.* Calcutta, 1924.

— *Studies in Mughal India.* Calcutta, 1920.

— *History of Aurangzib.* Calcutta.

— *Anecdotes of Aurangzib.* Calcutta.

— *Later Mughals.* Calcutta, 1922.

**Shurreef, Jaffur.** — *QanooneI-s-lam.* London, 1839.

**Smith, V. A.** — *The Early History of India.* London, 1925.

**Tavernier.** — *Travels.* London, 1887.

**Yousuf Ali.** — *Life and Labour in India.*

— *Making of India.* London, 1925.

**Wolluston, A. N.** — *The Sword of Islam.* London, 1905.

---

**Persian Books.** — *Documents and manuscripts.*

**Ain-i-Akbari.** — British Museum, London.

**Baber, Jahangir, Taimur.** — *Autobiographies in persian.* British Museum, London.

**Farishta** *History of India in persian ; Letters of the Emperor ; Aurungzeb and other Imperial documents.* — India Office, Library, London.

**M. SS.** *Orientalis ; Reports of the East India Company.* British Museum, London.

---



## TABLE DES MATIERES.

---

### *Première partie*

|                                                                         |    |
|-------------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction .....                                                      | 7  |
| Chapitre I <sup>er</sup> . A. 1) L'Islam et son Prophète.....           | 7  |
| 2) Son ministère .....                                                  | 10 |
| B. L'Administration musulmane et son influence<br>chez les Mogols ..... | 18 |
| 3) Les Kalifats .....                                                   | 20 |
| 3) Conseil d'Etat .....                                                 | 24 |
| 4) Le Vizirat .....                                                     | 25 |
| C. Panislamisme .....                                                   | 28 |
| Chapitre II. — La civilisation hindoue .....                            | 32 |
| Chapitre III. 1) Occupation musulmane pré-mogole dans l'Inde .....      | 39 |

### *Deuxième partie.*

|                                                                                                                                    |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Chapitre Premier. — 1) Origine des Mogols.....                                                                                     | 47 |
| 2) La Dynastie des Chaghtai .....                                                                                                  | 52 |
| Chapitre II. — 1) L'Empire et l'Impérialisme mogols.....                                                                           | 54 |
| 2) La cour d'un empereur mogol, Shah Jahan.                                                                                        | 60 |
| 3) La grande audience publique du Grand<br>Derbar. — Diwani Kkas ou audience privée<br>— la cour impériale de justice, le mercredi | 64 |
| 4) Composition de la Cour, .....                                                                                                   | 67 |
| 5) Le cabinet des ministres .....                                                                                                  | 67 |
| 4) Relations politiques avec les princes hindous                                                                                   | 71 |
| 7) Relations politiques avec les puissances<br>étrangères .....                                                                    | 72 |

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre III. — L'Administration mogole .....                                          | 74  |
| Chapitre IV. — L'organisation économique .....                                         | 81  |
| 1) Commerce et industrie .....                                                         | 81  |
| 2) Industries de l'Etat : leur organisation et<br>production .....                     | 85  |
| Chapitre V. — Finances et revenus .....                                                | 89  |
| Chapitre VI. — Loi et justice.....                                                     | 92  |
| Chapitre VI. — Education sous les Mogols.....                                          | 96  |
| Chapitre VIII. — 1) Voies de communication. — Irrigation<br>— Système postal .....     | 100 |
| 2) Le service de renseignements .....                                                  | 104 |
| 3) Construction des villes .....                                                       | 106 |
| Chapitre IX. — Contribution mogole à l'héritage social et<br>politique de l'Inde ..... | 110 |
| 1) La condition économique du pays .....                                               | 114 |
| 2) Réformes sociales .....                                                             | 115 |
| 2) Art. — Architecture. — Littérature.....                                             | 116 |
| Chapitre X. — Influence de l'Islam dans l'Inde.....                                    | 124 |
| Chapitre XI. — Inter-action entre les civilisations hindoue<br>et musulmane .....      | 131 |

---

## Propositions de la Faculté

---

- I. — L'Agence de l'Inde centrale : étude de Géographie humaine.
  - II. — La condition sociale des Musulmans dans l'Inde d'aujourd'hui
  - III. — Le Panislamisme.
-

---

IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ

---



